

PARIS
MATCH

IL Y A 60 ANS, LA TRAGÉDIE DE DALLAS

JACKIE, ETHEL, ROSE...
ELLES ONT FAÇONNÉ
L'ÉPOPÉE

LIAISONS FATALES
MARILYN, LE SOUPÇON
D'ASSASSINAT

LA LÉGENDE CONTINUE
CAROLINE, LA FILLE
DE JFK, AMBASSADRICE
DE L'AMÉRIQUE



LES FEMMES DU CLAN **KENNEDY**





OFFREZ-VOUS L'HISTOIRE DE PARIS MATCH

VENTES DE NOS PLUS BELLES PHOTOS



BOUTIQUE
PHOTOS

photos.parismatch.com

HORS-SÉRIE | NUMÉRO 38 |

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION

Jérôme Bégley.

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION

Caroline Mangez.

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DE LA RÉDACTION

Stéphanie Albouy.

DIRECTRICE DU DÉVELOPPEMENT

Gwenaelle de Kerros.

COORDINATRICE DE LA RÉDACTION

Anabel Echevarria.

RÉDACTEUR EN CHEF

Romain Clergeat.

DIRECTEUR ARTISTIQUE

Michel Maïquez.

RESPONSABLE PHOTO

Marc Brincourt.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Anne Baron (révision),

Emmanuel Caron (SR), Edmonde Charles-Roux, Danièle Georget,

Raphaëlle Leyris, Dan Nisard,

Olivier O'Mahony, Katherine Pancol,

Matthias Petit (coordination photo).

ARCHIVES PHOTO

Pascal Beno.

DOCUMENTATION

Françoise Perrin-Houdon.

FABRICATION

Nicolas Boulé, Catherine Doyen

Philippe Redon, Marie Wolfsperger.

VENTES

Laura Félix-Faure, Tél.: 0187155676.

Sandrine Pangrazzi, Tél.: 0187155678.

CONCEPTION GRAPHIQUE

Grizzly Editorial Design.

IMPRESSION

Roto France Impression, Lognes (77) et

Malesherbes (45). Achèvé d'imprimer en

octobre 2023. Papier provenant

majoritairement de France, 0 % de

fibres recyclées, papier certifié PEFC.

Eutrophisation: Ptot 0,010 kg / t.

Paris Match

est édité par Lagardère Media News, société

par actions simplifiée unipersonnelle (Sasu) au

capital de 2 005 000 €, siège social :

2, rue des Cévennes, 75015 Paris.

RCS Paris 834 289 373.

Associé: Hachette Filipacchi Presse.

PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Constance Benqué.

DIRECTEUR GÉNÉRAL DIGITAL ET PRESSE

Pierre-Emmanuel Ferrand.

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE PRESSE

Justine Bachette-Peyrade.

DIRECTEUR DES OPÉATIONS PRESSE

Christophe Choux.

DIRECTEUR JURIDIQUE PRESSE

François-Xavier Farasse.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiées dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission partaire : 0927 C 82071. ISSN 2826-3472.

Dépot légal: octobre 2023 /

© LCN 2023.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

2 rue des Cévennes, 75015 Paris.

Présidente : Marie Renou-Couteau.

Directrice de la publicité : Dorota Gaillot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 0187154920.



19 NOVEMBRE 1960, PARIS MATCH N° 606

LA PREMIÈRE FOIS QU'ILS ONT FAIT LA COUVERTURE

« La jeunesse aux commandes en Amérique. L'histoire du monde tourne une page », titrions-nous après l'élection du 35^e président des États-Unis.

Depuis huit ans, la Maison-Blanche est occupée par Eisenhower (69 ans) et sa femme, affectueusement surnommée « Mamie ». En France, de Gaulle entre dans sa 70^e année et dirige le pays pendant que tante Yvonne tricote à la Boissarie. C'est dire si l'élection de John Fitzgerald Kennedy est une tornade de jouvence pour le grand public.

Notre magazine ne s'y trompe et ouvre (sur 12 pages) ce numéro sur un bouillonnement d'effervescence : Kennedy, tout juste élu, abandonne ses mains à la foule en liesse, symbolisant à la fois l'accomplissement et le début d'une nouvelle ère. Il s'agit bien sûr d'une victoire démocrate, mais surtout celle de la jeunesse. La mention d'une équipe dont les membres « n'ont pas l'âge du siècle » peint le tableau d'une Amérique tournée vers l'avenir, prête à embrasser le changement et la modernité.

L'accent est également mis sur la dualité de l'homme : un président rayonnant de jeunesse et, paradoxalement, sur le point de porter le poids du monde. Au milieu de la fête, il s'éloigne, jouant avec sa fille Caroline, riant « comme un enfant ». L'image du premier président catholique des États-Unis, autrefois impensable, en est d'autant plus frappante. Avec un regard décrit comme « à la fois juvénile et mystique », JFK représente une Amérique prête à rompre avec les stigmates du passé, tels que les hostilités du Ku Klux Klan envers les catholiques.

Mais si JFK est l'étoile brillante, sa femme, Jackie, issue de la « high society » new-yorkaise, est la fascinante constellation qui l'entoure. Paris Match rappelle qu'elle porte fièrement des origines françaises, évoquant ses racines de Pont-Saint-Esprit, un petit village dans le Gard, au bord du Rhône.

On n'en revient pas qu'une First Lady doive bientôt aménager une nursery à la Maison-Blanche pour l'enfant qu'elle porte. Le magnétisme du couple que l'on connaît peu encore – seulement 2 millions de postes de télévision en France en 1960 – est déjà total.

Et ce numéro de Paris Match, une ode à la promesse d'une Amérique en devenir, symbolisée par le dynamique couple Kennedy. ■

Jackie et JFK à Hyannis Port, en 1959, photographié par Mark Shaw.



Le nouveau trio de charme de la Maison-Blanche : un « K » de 43 ans, John Kennedy, une « mamie » de 30 ans, Jackie, et Caroline, princesse démodée de 2 ans.

CRÉDITS PHOTO Couverture: M. Shaw / MPTV / Bureau233. P. 3: DR. P. 4: J. Lowe / Getty Images. P. 6 et 7: Bettman Archives / Getty Images. P. 8 et 9: Kadena Pix / Bestimage, DR. P. 10 et 11: H. Peskin / Getty Images. P. 12 et 13: P. Candido / NY Daily News Archive via Getty Images, Getty Images. P. 15: H. Peskin / Getty Images. P. 16 et 17: J. B. Pickens. P. 18 et 19: J. Lowe / Getty Images. P. 20 et 21: Corbis via Getty Images. P. 22 et 23: Getty Images. P. 24 et 25: M. Ansini / Getty Images. P. 26 et 27: T. Gray / Getty Images. P. 28 et 29: Popperfoto / Getty Images. P. 30 et 31: Ullstein Bild via Getty Images, Bestimage. P. 32 et 33: Getty Images. P. 34 et 35: R. Vital, Everett Collection / Abaca. P. 36 et 37: Hulton Royals Collection / Getty Images, H. Walker / Time & Life Pictures. P. 38 et 39: G. Friedberg / The Boston Globe via Getty Images. P. 40 et 41: Getty Images. P. 42 et 43: W. Mac Namee / Corbis via Getty Images. P. 44 et 45: A. Rickerby / Time & Life Pictures, Getty Images. P. 46 et 47: A. Zaprudnik / Getty Images. P. 48 et 49: C. Stoughton / Leemage, L. Lockwood / Getty Images. P. 50 et 51: J. W. Altgen / AP / Sipa. P. 52 et 53: B. Jackson / Getty Images. P. 54 et 55: JFK Library Foundation, UPI, Hulton Archive / Getty Images. P. 56 et 57: B. Eridge / Time & Life Pictures, Everett Collection / Abaca. P. 58 et 59: T. Mallory / Newsweek / Sipa. P. 60 et 61: D. Reggie / AP / Sipa, Sipa. P. 62 et 63: Abaca, Sipa. P. 64 et 65: C. Stoughton / Time & Life Pictures. P. 66 et 67: DR. P. 68 et 69: Sipa. P. 70 et 71: Keystone / Gamma-Rapho. P. 72 et 73: Getty Images. P. 74 et 75: Getty Images, Globe Photos. P. 76 et 77: B. Graziani / Photo12. P. 78 et 79: C. Beaton / Conde Nast, Getty Images, Hulton Archive / Getty Images, DR. P. 81: Jack Garofalo, K. Wandycz. P. 82 et 83: G. Binuya / Abaca. P. 84 et 85: Sipa. P. 86 et 87: AFP, P. Marotta / Getty Images, S. Micke. P. 88 et 89: B. Baker / Réa. P. 90: DR, AFP, P. Slade



De g. à dr. Joan, épouse d'Edward, dit « Ted », Jean et Eunice, deux des cinq sœurs Kennedy, Jackie, épouse de John et Ethel, épouse de Robert, dit « Bobby ».
À Hyannis Port en 1960.

SOMMAIRE

L'AMÉRIQUE DÉCOUVRE JACKIE	6
LE ROMAN DE JACKIE ET JOHN	14
Par Danièle Georget	
LES FEMMES D'UNE DYNASTIE	18
ENTRE ROSE ET JACKIE, LE COURANT NE PASSE PAS. MAIS LES DEUX JOUENT LA COMÉDIE DU BONHEUR AVEC LEUR MARI INFIDÈLE	24
Par Katherine Pancol	
HYANNIS PORT, LE CLUB LE PLUS FERMÉ DU MONDE	28
Par Raphaëlle Leyris	
IRRÉSISTIBLE JACKIE	30
LÀ OÙ LADY DI EN A TROP FAIT, JACKIE, ELLE, A SU ÊTRE UNE VRAIE REINE	37
Par Edmonde Charles-Roux	
SOUTIENS DE FAMILLE	38
LA MALÉDICTION KENNEDY	42
LA JOURNÉE DU 13 NOVEMBRE RACONTÉE PAR LE GARDE DU CORPS DE JACKIE	50
Par Olivier O'Mahony	
OSWALD ÉTAIT-IL UN ASSASSIN OU UN PIGEON ? LA QUESTION HANTE SA VEUVE DEPUIS SOIXANTE ANS	53
Par Olivier O'Mahony	
LE BONHEUR FOUDROYÉ DE CAROLYN ET JOHN-JOHN	58
CAROLYN A ÉLIMINÉ TOUTES SES RIVALES	63
Par Katherine Pancol	
LIAISONS FATALES	64
L'INCROYABLE HYPOTHÈSE : MARILYN ASSASSINÉE	69
Par Romain Clergeat	
LES SŒURS RIVALES	76
LEE, APPRENANT LE MARIAGE DE JACKIE AVEC ONASSIS : « COMMENT A-T-ELLE PU ME FAIRE ÇA ? »	80
Par Romain Clergeat	
LA LÉGENDE DEMEURE	82
PENDANT DES ANNÉES, CAROLINE N'A PAS TOUCHÉ AU FEU QUI A BRÛLÉ TANT DE KENNEDY	88
Par Danièle Georget	
LA SAGA	90



Écoutez
**SONIA
MABROUK
ET
OBTENEZ LES
RÉPONSES**

**8H10
LA GRANDE INTERVIEW**

Europe 1



ELLE N'A D'YEUX QUE
POUR LUI, DÉJÀ TOURNÉ
VERS SON DESTIN

Elle s'appelle encore Jacqueline Bouvier, mais le destin de John, de douze ans son aîné, ne se fera pas sans elle. À Hyannis Port, quelques mois avant leur mariage.



L'AMÉRIQUE DÉCOUVRE JACKIE

Aux côtés d'une telle femme, un homme peut tout conquérir. Jacqueline a grandi dans un ranch, comme une herbe folle, entourée d'animaux. De son ascendance française – son ancêtre Michel Bouvier a servi dans l'armée napoléonienne –, elle hérite un tempérament de feu. Mais cette jeune lionne qui lisait Tchekhov à 8 ans et «Autant en emporte le vent» à 11 reçoit la meilleure éducation. Sacrée reine des débutantes à 17 ans, Jacqueline attire la lumière et triomphe dans tout ce qu'elle entreprend. Le jeune champion des Kennedy est l'homme qu'il lui faut. La politique sera sa grande rivale. Et son sourire, pudique, intelligent et courageux, deviendra celui de tout un pays.



À l'âge de 10 ans,
habillée en Indienne,
elle remporte un
concours de costumes
lors d'un show hippique
au East Hampton
Riding Club, à Long
Island.



ITINÉRAIRE D'UNE JEUNE FILLE DE BONNE FAMILLE

Étudiante à la Sorbonne, Jacqueline (au centre) passe l'été 1950 à camper en France, en Allemagne et en Autriche avec des amis, parcourant 5 000 kilomètres à bord d'une Panhard Dyna X.



À HYANNIS PORT, ELLE SEMBLE AVOIR TOUJOURS FAIT PARTIE DE LA FAMILLE

*Une partie de base-ball avec John (au fond) et Ted.
Drôle, cultivée, élégante, mais aussi sportive : la jeune fiancée coche toutes les cases.*





À deux mois de leur mariage, ils forment déjà un couple vedette.
À Hyannis Port, en juin 1953.



L'adoubement de Joe,
beau-père comblé.
Victime d'un AVC
la même année et
devenu aphasiqe,
il recevra fréquemment
la visite de sa bru,
pleine de sollicitude.



C'EST UNE FAMILLE ÉMINENTE, ET BIENTÔT UN DESTIN, QU'ELLE ÉPOUSE AUSSI

L'événement mondain de l'été 1953. Le mariage de Jacqueline et John a lieu le 12 septembre à l'église Sainte-Marie de Newport (Rhode Island). La cérémonie est suivie d'une réception monstre à Hammersmith Farm, le domaine de Hugh D. Auchincloss avec qui la mère de Jackie s'est remariée.

LE ROMAN DE JACKIE ET JOHN

PAR DANIELLE GEORGET

U

n soir à Georgetown, les Bartlett ont invité deux jolies brunes, Jacqueline Bouvier et une certaine Loretta Summers, elle aussi journaliste, pour le représentant John Fitzgerald Kennedy. Plus il y a de filles, plus John Kennedy se branche sur «la BP», la «big personality». Drôle, brillant, charmeur. Jackie n'a rien dit, mais elle le connaît déjà. Il lui a fait du baratin dans le train au printemps 1948, elle l'a écrit à sa famille. Elle avait 18 ans, elle en a maintenant 21 et John Kennedy, 34. Il ne la reconnaît pas, mais elle ne l'a pas oublié.

Cette première soirée est entrée dans la légende. Il racontait qu'il s'était «penché par-dessus les asperges pour lui demander un rendez-vous». Ce à quoi elle rétorquait : «Il n'y avait pas d'asperges ce soir-là.» Mais il y a des charades... Kennedy aime la politique, les filles et les jeux de société. Parler, séduire, gagner. Mais Jackie l'emporte haut la main. Épaté, il la raccompagne à sa voiture, une Mercury noire, quand le fox-terrier des Bartlett saute amicalement sur les genoux d'un passager, caché à l'arrière : le petit ami de Jackie. Elle démarre.

Quelques mois plus tard, en 1952, John sera pourtant son cavalier à un bal auquel le fiancé agent de change, John Husted, a la mauvaise idée de ne pas pouvoir assister. Elle est irrésistible dans sa robe bustier mais, en revenant des lavabos, elle le trouve en train de parler à une fille qui répond : «Je suis une femme mariée.» L'orchestre entame un standard de Cole Porter. Jackie tape doucement sur son épaule : «Vous venez danser ?» Un jour, elle dira : «On reproche à mon mari d'être catholique... C'est injuste. Il l'est si peu !» JFK a de l'énergie à revendre. Comment soupçonner qu'il est atteint d'une maladie très grave, la maladie d'Addison, qui détruit les glandes surrénales ? Que toute son enfance, il a été malade. D'où sa passion des livres. Son aptitude au camouflage, aussi : dans sa famille, on applique la loi de la jungle

chère au monde capitaliste. Avec un joker, le père, ex-producteur à Hollywood, dit aux enfants : «Ce qui compte, ce n'est pas ce que vous êtes, mais ce que les gens croient que vous êtes.»

La maladie d'Addison lui fait le teint bistre. Avec sa maigreur, on le prend pour un sportif. D'une certaine façon, il en a les mœurs. Il est dopé. La découverte de la cortisone, couronnée par le prix Nobel 1950, lui a donné un avenir. Moyennant une piqûre quotidienne, associée à un implant trimestriel. Et plus d'appétit que jamais... Mais il n'a besoin de forcer personne. De Gene Tierney à Audrey Hepburn, des secrétaires aux strip-teaseuses, des journalistes aux mères de famille, des étudiantes aux femmes du monde, le sénateur séduit l'Amérique.

Quand elle arrive à son bras au grand bal inaugural de la présidence Eisenhower, en janvier 1953, Jackie semble pourtant avoir gagné la partie. Elle a cet air de triomphe qu'elle avait quatre ans plus tôt, lorsqu'elle a été sacrée reine des débutantes. Lem Billings, le plus vieux copain de JFK, la met en garde. Il est trop «installé dans ses habitudes»... «Tout ce que je veux, c'est me marier avec lui», répète Jackie à sa sœur.

Elle a des circonstances atténuantes. En Amérique, on n'appelle pas les John Johnny – sauf dans les westerns –, mais Jack. Et il y a eu un premier Jack dans sa vie. Son père, divorcé, ruiné, alcoolique, mais qu'elle trouve encore le plus séduisant du monde. Elle aime raconter comment il a trompé sa mère dès leur voyage de noces ! Elle sera punie... Bientôt, elle rompt avec son fiancé agent de change, celui dont elle a déjà refusé la photo, gentiment offerte par la maman, d'un définitif : «Si j'en veux une, je la prendrai moi-même.» Elle le reconduit à l'aéroport et lui glisse dans la poche sa bague de fiançailles.

Jackie ne veut pas jouer les Emma Bovary dans une pharmacie de Newport. Étudiante brillante, elle commence par vouloir

travailler. Une folie dans son milieu ! Reporter photographe au « Washington Times-Herald », elle interviewe les célèbres, les anonymes, et... le sénateur Kennedy, qui lui demande pourquoi elle a les ongles verts. Le produit pour développer les photos.

De loin en loin, ils sortent ensemble. Le fils de milliardaire n'offre pas de fleurs. Il n'a jamais d'argent sur lui, c'est elle qui paie le cinéma ou le taxi. Elle rend aussi des services, comme résumer des ouvrages français sur la guerre d'Indochine. Il prétend que le colonialisme est le plus sûr moyen de faire basculer le tiers-monde dans le communisme... Elle s'en fiche.

Sa mère n'a pourtant jamais réussi à la convaincre qu'une femme devait dissimuler son intelligence. Jackie est la première fille avec qui John Kennedy parle littérature, histoire. Elle lit plus que lui, et des livres incroyables : les « Mémoires » du duc de Saint-Simon (1675-1755). Elle est de Gaulle, il est Churchill. Et pourtant, malgré cette complicité qui lui fait penser qu'ils sont faits l'un pour l'autre, après chaque rencontre, c'est la même désillusion. Il disparaît. Elle parle d'une « cour par intermittence », sans chercher qui se cache derrière l'intermittence... Mais il l'invite à Hyannis Port, le fief familial. Toute la famille branche dans un joyeux débraillé quand elle apparaît en tenue de cavalière : pantalon blanc, gilet de daim, chemise, cravate, bombe. Les garçons en restent bouche bée ; les filles ricanent, la baptisant « la débutante » en souvenir du premier bal. Elle leur raconte qu'elle a rêvé de devenir danseuse. Ethel, la femme de Bob, ne la rate pas : « Avec vos pieds, vous auriez mieux fait de choisir le football. » Si John ne semble pas voir la différence entre cette princesse de la côte est et les blondes à forte poitrine qui font son quotidien, son père, lui, ne s'y trompe pas.

Le producteur a reconnu en John et Jackie le genre de couple sur lequel on peut bâtir un scénario. Celui d'une grande carrière politique. Joe Kennedy prétend qu'il a inventé la politique par l'image. « Si tu ne te maries pas, les gens vont croire que tu es une tante », répète-t-il à son fils. Mais il faudra une absence de Jackie pour qu'il se décide.

Le 2 juin 1953, elle couvre le couronnement de la reine Elizabeth à Londres. Il câble : « Articles excellents mais vous me manquez ! » La demande en mariage suit et, le 23 juin 1953, le « Times-Herald » peut titrer : « Roman d'amour entre notre reporter-photographe et le sénateur John Kennedy. » Maintenant qu'il s'est jeté à l'eau, il n'a plus qu'à se laisser porter. À d'autres, la bataille navale.

« Mon idéal, c'était de mener une vie normale, avec un mari qui revient tous les jours du travail à 17 heures »
disait Jacqueline Kennedy

Janet, la mère de Jackie, est remariée avec un des héritiers de la Standard Oil, Hugh Auchincloss. Du pur Wasp, White Anglo-Saxon Protestant, aussi républicain que les Kennedy sont démocrates. Ils veulent du « less is more » (« le moins est le mieux »), c'est-à-dire du chic, organisent la cérémonie dans leur « ferme » du Rhode Island, Hammersmith Farm, qui est à l'agriculture ce que le Trianon est aux moutons. Débarque le rouleau compresseur irlandais. Les fils, les filles, les gendres, les belles-filles, les cousins, les amis. Vingt-six demoiselles et garçons d'honneur. Mille deux cents invités, trois mille curieux qui se pressent, le 12 septembre 1953, à la sortie de l'église Sainte-Marie de Newport. Joe Kennedy a décidé que tout serait irlandais, du cardinal au pâtissier.



Sur un voilier au large de Cape Cod, en juin 1953.

La cérémonie est montée comme une opération de communication, l'événement mondain de l'automne. Six pages dans « Life ». Un message du pape Pie XII. Et, pour couronner la pièce montée, la honte qui s'abat sur Janet quand Jack Bouvier, son ex-mari, apparaît si soûl qu'il lui est impossible de conduire Jackie à l'autel... La mariée cachera ses larmes, pas son bracelet en diamants avec l'épinglette assortie.

Ils filent à Acapulco. Deux semaines. John appelle tous les jours au Sénat. Le soir, il fonce sur la première jolie fille venue. « Ne s'intéresser qu'à une seule femme, celle avec laquelle on s'apprête à passer le reste de son existence, c'était au-dessus de ses forces », explique son copain Chuck Spalding. À la sortie de l'église, il ne portait déjà plus son alliance.

« Mon idéal, c'était de mener une vie normale, avec un mari qui revient tous les jours du travail à 17 heures, dira Jacqueline Kennedy. Je voulais qu'il passe tous les week-ends avec moi et les enfants que, espérais-je, nous allions avoir. Mais tout allait de travers. La politique était mon ennemie jurée, et nous n'avions aucune vie de couple. »

Le soir, il ramène avec lui sa bande de sauvages qui écrasent leurs cigarettes dans les vases. Et quand ils s'en vont, c'est le vide. Une coutume juive exige que les jeunes mariés passent ensemble leurs 365 premières nuits. Sinon, la greffe ne prend pas... Ils ne le savent pas. Jackie s'installe chez ses beaux-parents à Hyannis Port, il la rejoint le week-end. Il joue au golf, elle monte à cheval. Parce qu'elle aime l'aquarelle, elle lui offre à Noël une boîte de peinture... Les frères et sœurs se jettent dessus. En une soirée, la boîte est vide. Pour une fille de Newport, les Kennedy, c'est Attila.

Qu'ils aient loué une maison à Georgetown n'y change rien. Il n'y dort jamais deux nuits de suite. Elle lui fait porter des paniers-repas. « J'ai épousé une tornade », résume-t-elle en souriant, mais elle fume deux paquets de cigarettes par jour. Elle a

Suite page 16



Été 1963, les dernières vacances de JFK à Cape Cod avec Jackie et leurs enfants John-John et Caroline.

24 ans, prend des cours de cuisine, de secourisme, de bridge, des leçons de golf – parce qu'une partie, ça dure quatre heures et que, au moins pendant ce temps-là, elle est avec lui –, même s'il lui fait remarquer qu'elle est plus douée pour l'équitation. Elle essaie la voile. Sans conviction. Elle finit par s'inscrire à un cours d'histoire, prend des notes. John Kennedy sera le premier homme politique américain à citer Talleyrand... Mais il la regarde parfois de très loin, séparé d'elle et de tous les bien-portants par un secret, «la douleur qui aigrit», dit-il, et ne le laisse plus en paix. En 1954, il pèse 60 kilos. Son assistant, George Smathers, camarade de tant de virées, le soutient et, parfois, le porte. Déjà, lors du mariage, à la cathédrale, il avait un mal de chien à se mettre à genoux. Désormais, il boite. Bientôt, il ne se déplace plus qu'avec des béquilles. Il porte un corset bleu.

JFK n'est pas seulement atteint d'une maladie génétique. Ses vertèbres sont en vrac. Il affirme que c'est pour avoir été projeté sur le pont du PT-109, au moment de l'attaque d'un destroyer japonais, et pour avoir nagé pendant six heures en tirant par la courroie de son gilet de sauvetage un camarade grièvement brûlé. Le mal devient intolérable. Un chirurgien propose de souder des vertèbres. Un autre maintient que la chute des défenses immunitaires rend l'opération trop risquée. Son père le conjure, cite Franklin Delano Roosevelt «qui a eu une si belle vie malgré son fauteuil roulant». John dit qu'il préfère mourir. Il ne montre ses larmes à personne et fait installer dans sa chambre d'hôpital un portrait géant de Marilyn, tête en bas.

Il est opéré le 21 octobre 1954. Le 24, une infection à staphylocoque se généralise. John Kennedy, dans le coma, reçoit l'extrême-onction. Le vieux Joe s'effondre. Pour tous, Jackie est déjà veuve.

Pas pour elle. Elle lui lit des poésies en lui tenant la main. Elle harcèle les infirmières. Elle appelle même Grace Kelly, pour qui son mari a un faible. L'actrice accourt, revêt une blouse blanche, mais sort de la chambre désolée. Il ne l'a pas reconnue. Un mois à se battre.

Il faudra une seconde opération pour qu'il puisse de nouveau marcher. Une nouvelle extrême-onction.

En février 1955, JFK peut se dire qu'il a passé l'hiver le plus terrible de sa vie. Il s'installe à Palm Beach, une plaie purulente dans le dos. C'est Jackie qui met la pommade antibiotique. Un livre est écrit pendant la convalescence: «Le courage dans la politique. Quelques grandes figures de l'histoire politique américaine». Mais au-delà, les lecteurs entendent un homme évoquer la souffrance et l'espoir, ce ressort de l'âme. L'ouvrage sera un succès de librairie, prix Pulitzer 1957. L'arme ultime dans la conquête de la Maison-Blanche. Car du Golgotha de l'hiver, Kennedy a décidé de faire un camp de base. Jackie, elle, croit être au bout du calvaire. Elle réclame des vacances, sept semaines en Europe, émaillées de ces rencontres dont on dit qu'elles vous donnent une stature internationale. Un président du Conseil français, le Pape, un milliardaire grec du nom d'Onassis, Churchill... Quand ils reviennent aux Etats-Unis, elle est enceinte.

Elle veut maintenant une maison bien à eux, et se décide pour Hickory Hill. Il n'y viendra jamais

C'est la compétition chez les belles-sœurs. Eunice Kennedy a déjà deux enfants; Patricia, un; Ethel, bientôt cinq... Au début, Jackie en a plaisanté, elle appelle les Kennedy des «pondeuses», mais elle commence à douter, autant que John qui n'en finit pas de poser des questions aux médecins. Est-ce à cause de ses multiples infections sexuelles? Avec un bébé arrive la promesse de tourner la page. Jackie veut maintenant une maison bien à eux, où installer la chambre d'enfant. Ça l'occupe. Elle court les agences et se décide pour Hickory Hill, en Virginie, où Jack pourra se reposer le week-end. Il n'y viendra jamais. Il préfère sa «garçonnière», la suite 812 du Mayflower Hotel. Et les soirées avec Sinatra. Première grossesse, première fausse couche. Un mauvais rêve. Quelques semaines après, Jackie est de nouveau enceinte. Accouchement prévu en septembre 1956. Un bon présage, dit John. En juillet se tient la convention démocrate pour l'élection présidentielle de novembre. Pendant que Jackie choisit les rideaux, la peinture, il rêve d'investiture. Son père est pourtant persuadé qu'il n'a aucune chance face à Adlai Stevenson qui, à la fin, se rétamera contre Eisenhower. Il ne veut pas que son nom s'associe à cette défaite. Pour la première fois, John n'écoute pas son père. Voyant la convention lui échapper, il se porte candidat à la vice-présidence, le banc de touche. «Quand Stevenson aura perdu, il dira que c'est de ta faute parce que tu es catholique!» Furieux, le père part pour la Côte d'Azur.

La tribu est appelée à la rescouasse. Et d'abord Ethel, la femme de Bob, toujours enceinte et toujours serrant les mains. Jackie ne peut se défiler. Avec son ventre de 7 mois, elle arbore une pancarte marquée «Adlai Stevenson». Pour le reste, c'est comme d'habitude, John parle. Elle attend. «C'était incroyable, dira un jour Lyndon Johnson, le poids lourd du Texas. Ce frêle jeune homme avec sa malaria. Jaune comme un coing. Il n'avait jamais rien dit d'important au Sénat et, avec ses livres, son Pulitzer, il réussissait à se faire passer pour un chef qui saurait changer la face de la nation!» Quand, après sa défaite, elle l'entend remercier son équipe, debout sur son lit, elle fond en larmes.

Jackie a tellement besoin de vacances... John aussi. Si près d'accoucher, elle ne veut pas quitter l'Amérique. Il a décidé de faire une croisière en Méditerranée. Puisqu'elle doit se reposer, pourquoi le prend-elle si mal? Cette fois, elle supplie. Elle ne veut pas qu'il s'en aille. Il répond, sur l'air des années 1950, qu'aucune femme

ne lui a jamais dicté sa conduite. Elle part chez sa mère, qui sait ce que fait ce genre de gendres, en croisière avec des copains... Le 23 août 1956, pendant la sieste, les Auchincloss sont alertés par un cri. Ils trouvent Jackie par terre. Une césarienne mettra au monde un bébé mort. Une petite fille qui devait s'appeler Arabella.

Quand John apprend la nouvelle, il est avec « Pooh », ainsi baptisée en raison de l'interjection dont elle émaille ses conversations... « Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demande-t-il d'abord à Smathers. M'asseoir à côté d'elle et me tordre les mains ? » Ce sera dur de pardonner.

Jackie n'a pas voulu retourner à Hickory Hill. La maison est vendue à une « vraie famille », celle de Bobby, qui était à côté d'elle quand elle s'est réveillée à l'hôpital, qui a fait enterrer Arabella. Cela non plus, elle ne l'oubliera pas.

Cet hiver-là, John et Jackie ne sont presque jamais ensemble. Elle est à New York, Londres. Ils se retrouvent pour Thanksgiving à Hyannis Port. La maison grouille de bébés, de nurses, de landaus. « Nous sommes le club le plus fermé du monde », proclame Joe, qui chuchote qu'« une porcelaine ne peut pas avoir d'enfants ». Cette ambiance met Jackie à cran. Elle part en vacances en Californie avec un ami homosexuel, rencontre William Holden, 39 ans, un Oscar, marié, trois enfants. Leur liaison commence par une balade à cheval. Holden devine que la première motivation de Jackie est le désir de se venger. « Time » a prétendu que Joe Kennedy avait signé un chèque de 1 million de dollars pour que Jackie ne quitte pas son fils. Pour elle, l'argent a toujours été comme un bibelot dans une vitrine. On regarde, mais on n'a pas le droit de toucher. L'article fera scandale. Clare Booth Luce, rédactrice en chef, membre du Congrès et épouse de Henry Luce, fondateur du magazine et ami de Joe, maintiendra.

Jackie demande à Joe : « Vous êtes sûr que Jack veut être président ? »

Quelles qu'aient été les rudesses de l'hiver, pour la troisième fois, Jackie tombe enceinte. Et Caroline, l'enfant qu'on n'osait plus espérer, naît par césarienne le 27 novembre 1957. À son copain Lem, John, ébloui, demande : « Maintenant, dis-moi lequel de tous ces bébés est le plus beau ? »

Jackie est-elle heureuse ? Elle se consacre à sa maison, ses fauteuils Louis XV, son plancher à motifs vert et blanc. Entre deux voyages, Kennedy ne reconnaît rien. La cuisine change quatre fois de papier peint. Cette année, il prononce dans toute l'Amérique 144 discours, se fait réélire sénateur avec 73 % des voix en 1958. Cette fois, son père est d'accord : il est prêt pour la course finale. Jackie demande : « Vous êtes sûr que Jack veut être président ? »

C'est une tournée de représentant de commerce qui débute. Il va falloir sonner aux portes, serrer les mains. Joe Kennedy a acheté un DC3, le « Caroline », grâce auquel JFK mène la première campagne présidentielle des temps modernes : « On commençait à 6 heures et demie à New York, puis on allait à Boston, Chicago et encore deux autres villes, pour finir en Californie à 2 heures du matin, raconte un collaborateur, Jacques Lowe. On avait assisté à trois déjeuners et à trois dîners où Jack avait pris la parole, mais sans jamais trouver le temps de manger. [...] Nous volions par tous les temps. Blizzard, tempête, brouillard. Si les pilotes hésitaient, Jack leur promettait une prime. »

La première grande bagarre a lieu dans le Wisconsin. « Jackie ne voulait pas y aller, raconte Chuck Spalding. L'hiver était froid, il neigeait. Jack a insisté. À l'hôtel, elle s'est enfermée dans sa chambre pendant qu'il était au bar en train de ramasser des voix. Il m'a envoyé

la chercher. À l'époque, le magazine "Look" avait organisé un concours, "Baptisez un cheval" et le premier prix était une Buick nouveau modèle. Jackie griffonnait des listes de noms sur une feuille... Je lui ai demandé de descendre, elle m'a dit : "Est-ce vraiment indispensable ?" »

Elle aussi a raconté cette époque : « On entrait dans une petite épicerie, il y avait trois personnes à l'intérieur qui nous attendaient dos au mur et refusaient de nous serrer la main. Il fallait aller vers elles et leur prendre la main d'office. Et les rassemblements dans les petites villes, avec la fanfare et tutti quanti... Personne ne venait. C'était vraiment dur. » Un jour de banquet, elle s'écrie : « Il y a six mois que nous n'avons pas déjeuné si près l'un de l'autre. » Puis elle découvre qu'elle attend de nouveau un enfant. C'est le ticket gagnant pour la sortie...

Après le débat avec Nixon, John devient une star. Les filles veulent le toucher, tombent en syncope

Le 11 juillet 1960, enceinte de 5 mois, Jackie suit les débuts de la convention sur un poste de télévision de location, à Hyannis Port. Tout Hollywood soutient son mari. Sinatra, Dean Martin, Sammy Davis Jr., Peter Lawford chantent l'hymne national. Cette fois, il l'emporte. Et les Lawford organisent une fête géante qui se termine dans la piscine. Les voisins se plaignent. JFK intervient pour empêcher les flics d'embarquer les noceurs, parmi lesquels Marilyn Monroe. Mais pour son retour à Hyannis Port, il exige que Jackie attende sur le tarmac.

Elle ne veut pas, parce que, dit-elle, elle sait exactement ce qui va se passer : on lui collera un bouquet de roses, et lui, il l'abandonnera pour aller serrer des mains... « Alors, je me retrouverai complètement seule. Je déteste ça. »

Ce n'est pourtant qu'un début. Il reste cinq mois de campagne. Le débat télévisé face à Nixon en sueur va faire de John une star. Les filles veulent le toucher, tombent en syncope. « Elvis est le seul à faire mieux », écrit un journaliste. « Dieu merci, j'échappe à ces horribles dîners », dit encore Jackie. Les ennemis politiques cherchent le point faible. Ils font courir le bruit qu'elle a dépensé 30000 dollars de vêtements à Paris. « C'est impossible ! Il aurait fallu que je porte des sous-vêtements en zibeline. »

Elle raconte le jour du vote. « Il faisait frais, une journée d'automne typique à Cape Cod. Nous nous sommes allongés sous le porche avec des couvertures pour prendre le soleil de l'après-midi. La maison de Bobby avait été transformée en poste de commandement, avec radios, télé, téléphones, collaborateurs. Jack essayait de rester à distance. [...] Vers minuit, on m'a envoyée me coucher, on savait que ça durerait toute la nuit. Jack est monté m'embrasser et me souhaiter bonne nuit, puis les filles Kennedy. Nous nous sommes prises dans les bras. Elles s'apprêtaient à passer une nuit blanche. Cette nuit-là, Jack a dormi dans la chambre voisine. » Moins de 1 % de voix séparent les deux candidats : 118550 sur 69 millions de votes ! Il faudra attendre midi pour être sûr que John Fitzgerald Kennedy est bien le 35^e président des États-Unis.

On jubile, on s'embrasse. Le photographe Jacques Lowe veut faire la photo de famille historique. Mais, par la fenêtre, il aperçoit Jackie, seule, qui court vers la mer. « Je vais la chercher », dit le président. Quand elle apparaît à la porte du salon, maquillée, coiffée, éclatante dans sa robe rouge, ses trois rangs de perles autour du cou, alors tous les Kennedy se lèveront et applaudiront. ■

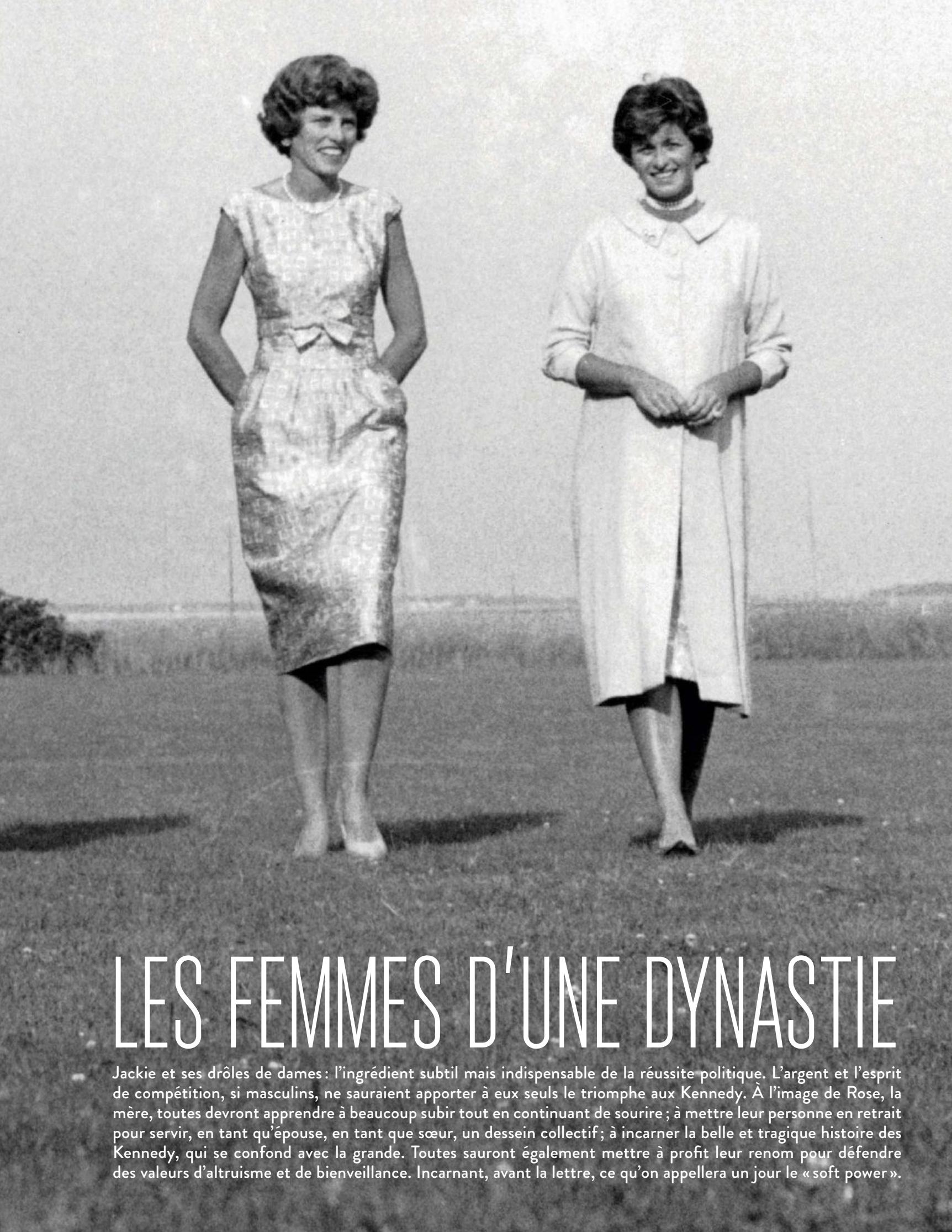
Danièle Georget



LA FORCE TRANQUILLE D'UNE FAMILLE EN MARCHE VERS LE POUVOIR

*De g. à dr. : Ethel, épouse de Bobby, Joan, épouse de Ted, Jackie, ainsi que les deux sœurs Eunice et Jean Kennedy.
À Hyannis Port, été 1960.*

Photo JACQUES LOWE



LES FEMMES D'UNE DYNASTIE

Jackie et ses drôles de dames : l'ingrédient subtil mais indispensable de la réussite politique. L'argent et l'esprit de compétition, si masculins, ne sauraient apporter à eux seuls le triomphe aux Kennedy. À l'image de Rose, la mère, toutes devront apprendre à beaucoup subir tout en continuant de sourire ; à mettre leur personne en retrait pour servir, en tant qu'épouse, en tant que sœur, un dessein collectif ; à incarner la belle et tragique histoire des Kennedy, qui se confond avec la grande. Toutes sauront également mettre à profit leur renom pour défendre des valeurs d'altruisme et de bienveillance. Incarnant, avant la lettre, ce qu'on appellera un jour le « soft power ».



CES CINQ PETITES FILLES
DEVIENDRONT LES FEMMES DE L'OMBRE
DE LEURS ILLUSTRES FRÈRES

À Hyannis Port en 1931. De g. à dr.: Bobby devant, John, Eunice, Jean
sur les genoux du père, Joe, près de sa femme, Rose, Patricia, Kathleen et, devant Joe Jr,
Rosemary à 13 ans. Ne manque que Ted, qui naîtra l'année suivante.





Jean et son mari, Stephen Smith, lors de leur mariage, en 1956. Gestionnaire de la fortune des Kennedy, Smith sera directeur de campagne pour John, puis pour Robert.

Eunice avec ses enfants (de g. à dr.), Mark, Maria, Robert Sargent Jr., Timothy, et Paul, ainsi que son mari, Robert Sargent Shriver, à Timberlawn, près de Washington, vers 1969. Shriver est alors ambassadeur des États-Unis en France.



JEAN, EUNICE ET PAT:
DES SŒURS EN MISSION
DANS LA QUÊTE
PRÉSIDENTIELLE DE JFK

*Patricia et son mari, l'acteur Peter Lawford,
à bord du paquebot « United States » qui navigue
en direction de l'Europe, en 1961. Ils se rendent
à Cannes où « Exodus » d'Otto Preminger, dans
lequel Lawford joue, ouvrira le Festival.*



ENTRE ROSE ET JACKIE, LE COURANT NE PASSE PAS. MAIS TOUTES DEUX JOUENT LA COMÉDIE DU BONHEUR AVEC LEUR MARI INFIDÈLE

PAR KATHERINE PANCOL

Rose Fitzgerald a 16 ans quand elle rencontre, sur une plage du Maine, un grand rouquin aux yeux bleus, au sourire dévastateur, qui s'appelle Joe Kennedy. Son père est bootlegger, Joe a 18 ans, est étudiant à Harvard, et son ambition, dans la vie, est d'«être millionnaire à 35 ans». Il a deux ans de plus que Rose et une manière de la regarder qui lui fait baisser les yeux. Pourtant, il n'est ni riche, ni puissant, ni connu. Rose, elle, est un beau parti: fille du maire de Boston, ravissante, intelligente, élue «la plus jolie étudiante» de son université.

Mais le père de Rose, John Fitzgerald, homme autoritaire et possessif, n'est pas d'accord: sa fille est trop bien pour ce péquenot de Kennedy. Alors, les deux tourtereaux se rencontrent en secret: au coin de la rue quand la nuit tombe, à la patinoire, où Rose se dissimule derrière un voile noir, ou cachée derrière de gros dictionnaires à la bibliothèque...

John Fitzgerald l'apprend et emploie les grands moyens: il enferme Rose, à 17 ans, dans un couvent en Hollande. «Là, elle aura tout loisir d'apprendre à connaître Dieu et d'oublier ce vaurien de Kennedy», tonne son père. Il aura raison mais qu'à moitié: Rose devient mystique mais n'oublie pas Joe Kennedy. Elle lui écrit et reste en contact avec lui.

Quand John Fitzgerald l'apprend, il veut punir sa fille et la séquestre dans un couvent du Sacré-Cœur à Manhattanville, dans l'État de New York. Rose est une nouvelle fois cloîtrée, mais ne renonce pas pour autant à son grand amour. Plus son père la tient éloignée de Joe, plus Joe lui apparaît comme «un demi-dieu, vif, plein d'humour, avec ce sourire dévastateur qui entraîne tout le monde».

Quand Rose a 20 ans, John Fitzgerald l'emmène dans un tour du monde destiné à lui faire oublier l'infâme soupirant. Mais où qu'elle soit, le premier geste de Rose est de sortir le portrait de Joe Kennedy et de le poser sur sa table de chevet. Elle ignore tous les beaux héritiers que lui présente son père et, si elle valse avec eux, c'est pour pouvoir faire passer une lettre à un extra qui ira la poster...

Pendant ce temps, Joe n'a pas chômé. Son amour pour Rose se tourne et s'étourdit en sortant avec des danseuses. Il n'est obsédé que par une chose, «l'argent, l'argent, l'argent», et rêve de diriger une banque. À 25 ans, c'est chose faite. Par un tour de passe-passe financier, il s'est porté acquéreur de la Columbia Trust Company. Il est le plus jeune président de banque des États-Unis. Il n'est plus un «péquenot», il peut épouser Rose. Le 17 octobre 1914, huit ans après leur première rencontre, Rose et Joe sont enfin unis par le mariage.

Rose déchante vite: son mari l'a peut-être installée dans une belle maison que tout le monde lui envie, mais il n'est jamais là. Elle est tout le temps seule. Seule avec ses enfants. Car si les visites de Joe sont rares,

elles sont productives (Rose aura neuf enfants entre 1915 et 1932). Être seule lui pèse, mais être au lit avec Joe lui pèse aussi. Elle ne supporte pas sa brutalité, son manque de tendresse. Ses années d'éducation catholique ne l'ont pas préparée au mariage. Rose fait des enfants parce qu'une femme mariée et catholique doit faire des enfants. Le plaisir n'existe pas. Alors, Joe travaille de plus en plus et vit le plus souvent en dehors de la maison.

Quand Rose parle de sa famille, elle dit «mon entreprise»

Après la naissance de son troisième enfant, Rosemary, Rose quitte le domicile conjugal, abandonne ses trois enfants et rejoint la demeure de ses parents à Dorchester. La séparation dure trois semaines. Rose espère que Joe reviendra la chercher et lui demandera pardon pour la vie qu'il lui fait mener, pour les nombreuses liaisons qu'il a. Mais Joe ne fait pas le moindre geste. Et le père de Rose passe son temps à lui répéter: «Tu l'as voulu, tu l'as eu, tu le gardes maintenant...»

Rose revient. Vaincue et humiliée. Elle ne se plaindra plus, ne repartira plus jamais. Elle va devenir le prototype de la bonne mère de famille catholique. Elle a compris une chose: «Les manifestations émotoives sont le signe évident d'un manque de maturité.» Ne rien montrer, faire comme si tout va bien, seront désormais les deux règles de son existence.

Vue de l'extérieur, elle sera Mme Kennedy, à qui la vie sourit, qui a neuf beaux enfants et un mari qui réussit. Elle sera mince, heureuse, souriante. En réalité, elle devient vite névrotique, maniaque, avare, à cause de la colère qu'elle porte en elle et qu'elle ne peut faire exploser «parce que ça ne se fait pas».

Ce n'est pas sa famille, c'est un management. Elle a des dossiers pour chaque enfant. Elle les pèse, les mesure deux fois par mois. Elle est obsédée par la façon dont ils sont habillés et vérifie que les ourlets tiennent, que les cols sont droits et surtout, surtout, que les boutons sont tous en place. Les boutons sont une idée fixe. Elle les compte, les recompte, les coud, les recoud. C'est sa manière à elle de maîtriser la réalité.

Elle dissimule sa désillusion conjugale et sa dépression chronique sous des apparences de discipline militaire. Jamais elle ne se penche pour faire un câlin, donner un baiser, consoler un gros chagrin ni même effleurer une tête d'enfant. Elle fait son devoir, remplit ses fiches, réglemente, édicte des principes, mais n'a aucun contact physique avec ses enfants.

Avec son mari, elle fait maintenant chambre à part. Elle accepte de remplir son devoir conjugal, mais, dès que c'est fini, demande à Joe de regagner sa chambre.

Joe se console très facilement en accumulant les maîtresses et en faisant fortune de la manière la plus malhonnête qui soit. Rose ne veut rien savoir. Elle voit bien que l'argent coule à flots, devine que tout cela n'est pas très légal, mais demande à son époux de ne rien lui dire.

Après chaque accouchement, Rose engage une nouvelle gouvernante, fait ses valises et va dépenser l'argent de Joe chez les couturiers parisiens. «Je le laisse s'amuser. En échange, il me donne tout ce que je veux : vêtements, bijoux, parfums...» Un jour, le petit John Kennedy, âgé de 5 ans, lui dira : «Ah ! on peut dire que tu es une mère formidable, toi ! Toujours en train de partir parfaite et d'abandonner tes enfants pour partir en voyage !»

Joe Kennedy vivra une liaison torride avec Gloria Swanson, la star de cinéma. Rose la recevra chez elle, ignorant les potins

C'est une maison où on respire le ressentiment. Joe en veut à sa femme de sa frigidité ; Rose hait les débordements sexuels de son mari. Elle affiche un sourire figé, glacial, et sous la façade bourdonne la haine. Mais elle ne dit rien. Jamais. Elle refuse la réalité et s'invente une très belle histoire de famille. Elle loue les qualités de son mari et la très grande intelligence de ses enfants. Peu à peu, elle va réécrire son histoire et la repeindre en rose...

Quand Joe Kennedy vivra une liaison torride avec Gloria Swanson, la star de cinéma, Rose la recevra chez elle, ignorant les potins, et la traitera comme une invitée de choix. Quand il fera venir à domicile celles qu'il appelle ses «secrétaires» et s'exhiba avec elles, celle-ci préférera garder la chambre. Quand Joe sera nommé ambassadeur en Angleterre et qu'il prendra ouvertement parti pour Hitler, Rose ne parlera que mondanités londoniennes, réceptions et bonne éducation. Ne rien voir, ne rien savoir, mais s'astreindre à une discipline de vie qui la maintient sur les rails de la raison. Elle se lève tous les matins à 6 heures pour assister à l'office de 7 heures, se baigne dans l'Océan «à condition que l'eau ne descende pas en dessous de 6 degrés», reçoit le titre de «comtesse papale» décerné par le pape Pie XII en récompense de ses bonnes actions sociales.

Elle sillonne l'Europe, l'Amérique, visite ses amis, achète une maison en Floride, s'occupe de ses enfants... de loin. Les enfants sont en pension. Rose leur rend visite quand elle en a le temps.

La seule qui lui cause vraiment des soucis est Rosemary. Née en septembre 1918, elle semble différente des autres dès sa naissance. Tant qu'elle est enfant, cela ne pose guère de problèmes, mais, jeune fille, Rosemary devient violente. «C'est la première croix qu'il nous a été donné de porter», dit Rose en par-

lant de Rosemary. En automne 1941, Joe et Rose décident de la faire lobotomiser : elle finira passive et inerte dans une clinique privée.

Rose aura d'autres croix à porter : la mort de son fils aîné, Joe, lors d'une mission aérienne au-dessus de l'Angleterre le 12 août 1944, puis celle de sa fille Kathleen, quatre ans plus tard, en avion au-dessus des Alpes françaises. «Mais la vie est faite d'extases et d'agonies», avait coutume de dire Rose Kennedy.

Le 12 septembre 1953, John Kennedy épouse Jacqueline Bouvier, et Rose sourit. Non qu'elle aime particulièrement Jackie, mais l'image de ce couple si beau, si élégant, promet un avenir brillant à son fils. En fait, entre la belle-mère et la belle-fille, le courant ne passe pas. Même si, en public, les deux femmes prétendent s'aimer beaucoup. Jackie trouve Rose «écervelée et autoritaire». Elle n'ose pas dire «bête», alors elle dit «une rien du tout». Rose court dans la maison en éteignant toutes les lumières pour faire des économies, baisse les radiateurs, fait des marques sur les bouteilles pour que les domestiques ne la volent pas, refuse de chauffer sa piscine et va se baigner (nue) chez une amie.

Rose se moque de Jackie qui, lorsqu'elle fait pipi, laisse couler l'eau du bain pour qu'on ne l'entende pas. Avec son air d'intellectuelle française, elle critique les longues douches de Jackie en arguant du prix de l'eau chaude et la relance sans arrêt pour qu'elle participe aux jeux sportifs des Kennedy. «Mais allez donc jouer au foot avec eux !» crie Rose à Jackie. «Il faut bien que quelqu'un dans cette famille fasse travailler son cerveau plutôt que ses muscles», lui répond Jackie. Entre les deux femmes, c'est la guerre.

Ce qui aurait dû les rapprocher, au contraire, les éloigne. Elles ont vécu toutes les deux avec un mari coureur de jupons et indifférent. Elles en ont souffert, elles ont choisi de ne rien montrer et, au contraire, d'entretenir la belle image du mari et du couple parfait.

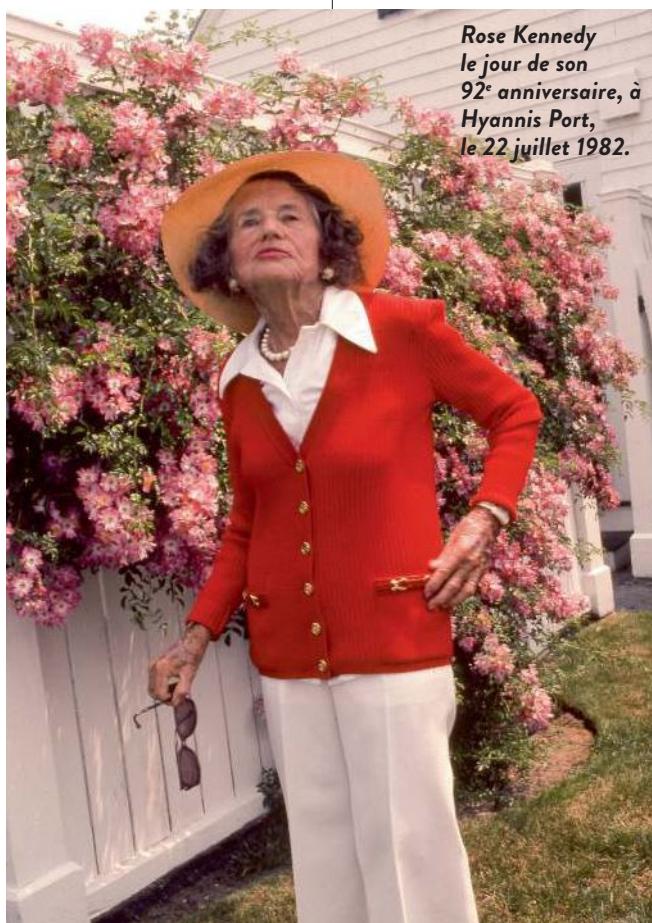
Lorsque John Kennedy devient président, Rose arrive à Washington avec deux idées fixes : quelle robe vais-je mettre et mes filles auront-elles pensé aux bas noirs ? Elle apporte avec elle une valise de bas noirs pour le cas où. Toute la vie de cette femme s'est concentrée sur le détail.

Elle a trop souffert pour s'ouvrir et laisser la vie se faufiler en elle. Elle est rassurée par l'ordonnance parfaite, par ces petits riens qu'elle peut maîtriser, qui ne la feront pas souffrir.

Le 6 juin 1968, c'est l'assassinat de Bob. C'est le quatrième enfant que la vie lui reprend. Victime d'une attaque cérébrale, le vieux Joe survit, à moitié conscient, dans un fauteuil roulant. Rose est seule à la tête de la famille.

En juillet 1969, Ted Kennedy est impliqué dans l'accident de Chappaquiddick, où une jeune fille trouve la mort. En novembre 1969, Joe Kennedy meurt. En 1973, Teddy Kennedy junior est amputé de la jambe droite à cause d'un cancer. Puis c'est un fils de Bob qui meurt d'une overdose...

Rose Kennedy serre les dents et force l'admiration. Elle vivra jusqu'à 104 ans et s'entêtera à forger la légende, à l'incarner. Cette légende Kennedy qui survit à tous les malheurs de la famille. «À l'Ouest, quand la légende est plus belle que l'histoire, on imprime la légende», dit le journaliste à la fin de «L'homme qui tua Liberty Valance». Rose choisit, elle aussi, d'imprimer la légende, tellement plus belle que l'histoire. ■





John Fitzgerald Kennedy

Robert Kennedy

Joseph Kennedy



LE KENNEDY COMPOUND : LE REFUGE DE HYANNIS PORT QUI ABRITE TOUS LEURS SECRETS

À l'automne 1928, Joseph et Rose Kennedy achètent une maison de quinze pièces et neuf salles de bains en bord de mer, sur le Cap Cod. Dans les années 1950, cette presqu'île du Massachusetts donnant sur l'océan Atlantique deviendra l'un des lieux de villégiature les plus prisés de l'élite de la côte est. Plusieurs fils Kennedy y posséderont leur propre résidence.

LE CLUB LE PLUS FERMÉ DU MONDE

PAR RAPHAËLLE LEYRIS

Elle est la première petite amie de «Jack» à passer la porte de la maison familiale. John Fitzgerald Kennedy a présenté certaines filles à Palm Beach, autre résidence secondaire de la tribu, mais cela ne compte pas vraiment. Le seul examen de passage important est celui qui se déroule à Hyannis Port, en présence de toute la famille. Et Joseph, le patriarche, va expliquer les règles à l'élégante Jacqueline Bouvier. Avant le dîner, ce 4 juillet 1952, fête nationale américaine, «Joe» Kennedy senior toise la jeune femme qui a commis l'erreur de revêtir une tenue de soirée. Il sort une liste de sa poche et lui énonce les principes fondamentaux de Hyannis Port. Pour tenir une conversation, il faut avoir lu toute la presse. Posséder un stock d'au moins trois bonnes blagues est la moindre des politesses. Mais surtout, aucune excuse ne saurait dispenser de participer aux nombreux sports qui, sur l'hectare de pelouse en pente du jardin, voient s'affronter les jeunes Kennedy, garçons et filles. «Quiconque ne joue pas au «touch football» [une version un peu moins violente du football américain] prend ses repas à la cuisine, et nul n'a le droit de lui adresser la parole.» On est prié, en outre, de «courir comme un dératé pendant chaque match, de faire beaucoup de bruit», et de «ne pas trop s'amuser pour montrer que l'on prend le jeu au sérieux». Sans oublier le devoir suprême : celui d'«avoir du cran». Pendant son séjour, Jacqueline Bouvier va se soumettre à ce règlement. Un jogging? Elle accourt. Une course de voiliers? Elle joue les moussaillons. Et le soir, elle ne refuse ni le Monopoly ni le Scrabble. Pas même les charades. Après ces quelques jours, «Jackie» est adoubée par Joe senior et l'essentiel de la famille.

C'est ainsi qu'on devient une future première dame des États-Unis: en se roulant dans l'herbe, en se battant pour récupérer une balle et en poussant des hurlements. En passant, bien sûr, par Hyannis Port, qui est autant une propriété familiale qu'une sorte d'école, un centre de formation des Kennedy. Dans sa maison de Cape Cod, Joe senior a élaboré les intangibles préceptes de la famille : la compétition et la réussite. Avant chaque partie de «touch football», chaque régate, il leur martèle : «Je veux des gagnants. Il n'y a pas de place pour les perdants ici.» Les futurs présidents ne se fabriquent pas sans solides règles d'éducation. La légende d'un clan a aussi besoin de rituels pour se forger.

À Hyannis Port, c'est toute la mystique Kennedy qui s'élabora. Et d'abord celle du «club le plus fermé du monde», comme Joe senior a baptisé sa famille. Hyannis, Joe et Rose Kennedy y viennent pour la première fois en 1926. Ils y louent une grande maison aux volets verts, construite en 1904 au bord de la mer. Elle leur plaît tellement qu'ils l'achètent en 1928. Dans la foulée, Joe senior contribue généreusement à renflouer le yacht-club de la ville, fermé depuis des années. Seul moyen pour lui, en devenant l'un des membres fondateurs d'un cercle, d'y être accepté.

Mais les enfants, eux, n'ont aucun besoin de club, ni même de camarades. L'infinie nichée Kennedy se suffit à elle-même. Aucun risque qu'elle s'ennuie le soir: Joe senior a fait aménager au sous-sol la première salle de cinéma privée du pays, où il organise souvent des projections pour sa marmaille. Au début, Joe et Rose avaient eu l'idée d'appeler leur nouvelle acquisition «Joyeuses vacances». Mais une autre demeure portait déjà ce nom original. Elle restera simplement «la maison». Pour les enfants Kennedy, dont les parents parcourront le monde le reste de l'année, «la maison» est ce qui se rapproche le plus de l'idée d'un foyer. C'est là qu'ils tissent leurs liens indéfectibles d'admiration, de jalousie et d'amour. Tous les moments clés de la légende Kennedy seront liés à Hyannis Port. L'unité de lieu est une des règles de la tragédie classique.

**Après l'assassinat de Bobby,
c'est ici que la famille se réunit
pour décider si Ted reprend
le flambeau de ses frères**

Le 13 août 1944, toute la famille est réunie à «la maison» lorsque deux prêtres s'y présentent. Ils viennent annoncer la mort du fils aîné, Joseph junior, au-dessus de la Manche. C'était celui que son père avait préparé pour devenir un jour président. La nouvelle est terrible, mais la famille ne s'effondre pas. Joe senior demande à ses enfants de ne pas annuler la régate à laquelle ils devaient participer l'après-midi même. Seul le deuxième fils, John Fitzgerald, ne participe pas à la course : il passera sa journée à marcher sur la plage, pour prendre la mesure de la nouvelle tâche qui lui est confiée. Il est maintenant l'aîné de la famille, son nouvel espoir.

Dans les années 1950, après leurs mariages respectifs, JFK et son frère Bobby achètent les deux maisons adjacentes, créant ainsi ce qui sera surnommé le «Kennedy Compound», un ensemble de 24000 mètres carrés. D'ici, «Jack» mène ses campagnes pour l'investiture démocrate, puis pour la présidentielle. Le 7 novembre 1960, Bobby transforme sa maison en QG. Il installe des téléphones sur la terrasse de son cottage et plusieurs postes de télévision à l'intérieur. Durant la journée, les frères Kennedy s'adonnent à quelques parties de «touch football» – certains rites sont sacrés. Quand il se réveille le lendemain, la présence d'innombrables agents des services secrets sur la propriété le renseigne mieux que tous les sondages : bien avant que Nixon n'ait accepté sa défaite, «Jack» sait qu'il est président. En fin de journée, il prononcera son discours d'acceptation à l'arsenal de Hyannis Port. Durant les trois étés de son mandat, la propriété du président sera transformée en Maison-Blanche bis, et celle de Bobby en annexe du ministère de la Justice.



Après la victoire de John, en novembre 1960, le clan au complet rassemblé à Cape Cod. Debout, de g. à dr., Ethel, Stephen Smith et Jean, John, Bobby, Patricia, Sargent Shriver, Joan et Peter Lawford. Assis : Eunice, les parents, Rose et Joseph, Jackie et Ted.

Le 22 novembre 1963, Rose et Joe sont à Hyannis. Ils y passent l'essentiel de leur temps depuis qu'une attaque a laissé Joe à moitié paralysé. Les enfants, à l'exception de Bobby, accourent à «la maison» et s'efforcent de cacher aussi longtemps que possible l'effroyable nouvelle à Joe. Il l'apprendra le lendemain, mais ne pourra pas assister à l'enterrement. Alors, quelques jours plus tard, lorsque la famille se réunit pour le plus triste des Thanksgivings, Jackie, la veuve du président, apporte à son beau-père le drapeau qui enveloppait le cercueil.

Dès lors, Jackie essaie d'éloigner ses enfants, John-John et Caroline, de Hyannis Port et de tout «le cirque Kennedy», quitte à les exiler à quelques kilomètres, à Martha's Vineyard. En juin 1968, quelques jours après l'assassinat de Bobby, c'est encore à Hyannis Port que se réunit le conseil de famille pour décider si Ted (Edward, le dernier fils, sénateur du Massachusetts) va reprendre le flambeau de ses frères. Pas question, dit le survivant, qui a «l'intention de [se] consacrer à [ses] quinze enfants» : les trois qu'il a eus avec son épouse, les deux de JFK et les dix de Bobby (sa veuve en attend un onzième). L'année suivante, il perdra toute chance de marcher dans les pas de ses frères lors de l'accident de Chappaquiddick, où une jeune militante démocrate, en voiture avec lui, meurt à quelques kilomètres de Hyannis Port.

La famille devrait resserrer ses liens, se soutenir plus que jamais. Mais c'est au tour de la jeune génération de faire des siennes. Les fils de Bobby, Bobby Junior et David, à la tête des HPT (les Hyannis Port Terrors), dans lesquels ils ont enrôlé quelques cousins, s'amusent la nuit à détacher des bateaux à l'ancre dans le port ou à placer des pétards sous les roues des voitures. Au tournant des années 1970, ces adolescents pauvres, qui commencent à goûter au LSD et aux amphétamines, sombrent dans une forme de petite délinquance. L'agression d'un policier par Bobby junior, à l'aide du faucon qu'il promène partout avec lui, marque la fin des étés du clan. Les Kennedy ne se retrouveront plus au complet que pour le Labor Day, le week-end qui précède le premier lundi de

septembre. Même ainsi, pourtant, «la maison» conserve son pouvoir de cohésion. Les photos prises lors de ces occasions restent une arme politique. Elles rappellent au monde que les Kennedy sont un clan uni, comme celles prises lors du Labor Day de 1991, peu après que Willie, fils de Jean (une des sœurs du président), a été accusé de viol.

Aujourd'hui, Hyannis Port demeure la principale attraction touristique de Cape Cod

Caroline, fille de JFK, avait tenté d'effacer un peu la légende noire qui entourait de plus en plus Hyannis Port, le paradis de son enfance, en y célébrant son mariage avec Edwin Schlossberg en 1986, le jour de l'anniversaire de Chappaquiddick. Mais en vain. La tragédie ne laisse jamais longtemps de répit à cette famille. Le 16 juillet 1999, les Kennedy étaient réunis à «la maison» pour le mariage de Rory, la cadette de Bobby. John-John, le cousin préféré de tous, devait arriver dans la soirée avec sa femme Carolyn, après avoir déposé sa belle-sœur à Martha's Vineyard. Mais leur avion a heurté l'eau à 100 km/h. Toute la famille a attendu pendant des heures un signe d'espoir.

Aujourd'hui [en 2008], Hyannis Port demeure la principale attraction touristique de Cape Cod. Des promenades en bateau sont organisées pour permettre aux badauds d'apercevoir «la maison», si bien cachée. Des souvenirs de la grandeur passée des Kennedy se trouvent dans un musée aux cinq pièces remplies de souvenirs, de vidéos, de photos. Puis, il reste les trois maisons du Compound. L'une appartient à Ethel, la veuve de Bobby, et deux sont la propriété de Ted. C'est là qu'il s'est réfugié en juin, après avoir été opéré d'une tumeur maligne au cerveau. ■

L'ANCIENNE REPORTER UN PEU STRICTE EST PLUS DÉCONTRACTÉE EN FIRST LADY

En 1952, Jacqueline Bouvier fait ses débuts comme photographe reporter pour le « Washington Times-Herald ». Pour 42 dollars par semaine, elle recueille l'opinion de quidams et de personnalités.





*Élégance et simplicité :
une redoutable formule qui
fait mouche dans le monde
entier. À Hyannis Port, au
début des années 1960.*

IRRÉSISTIBLE JACKIE

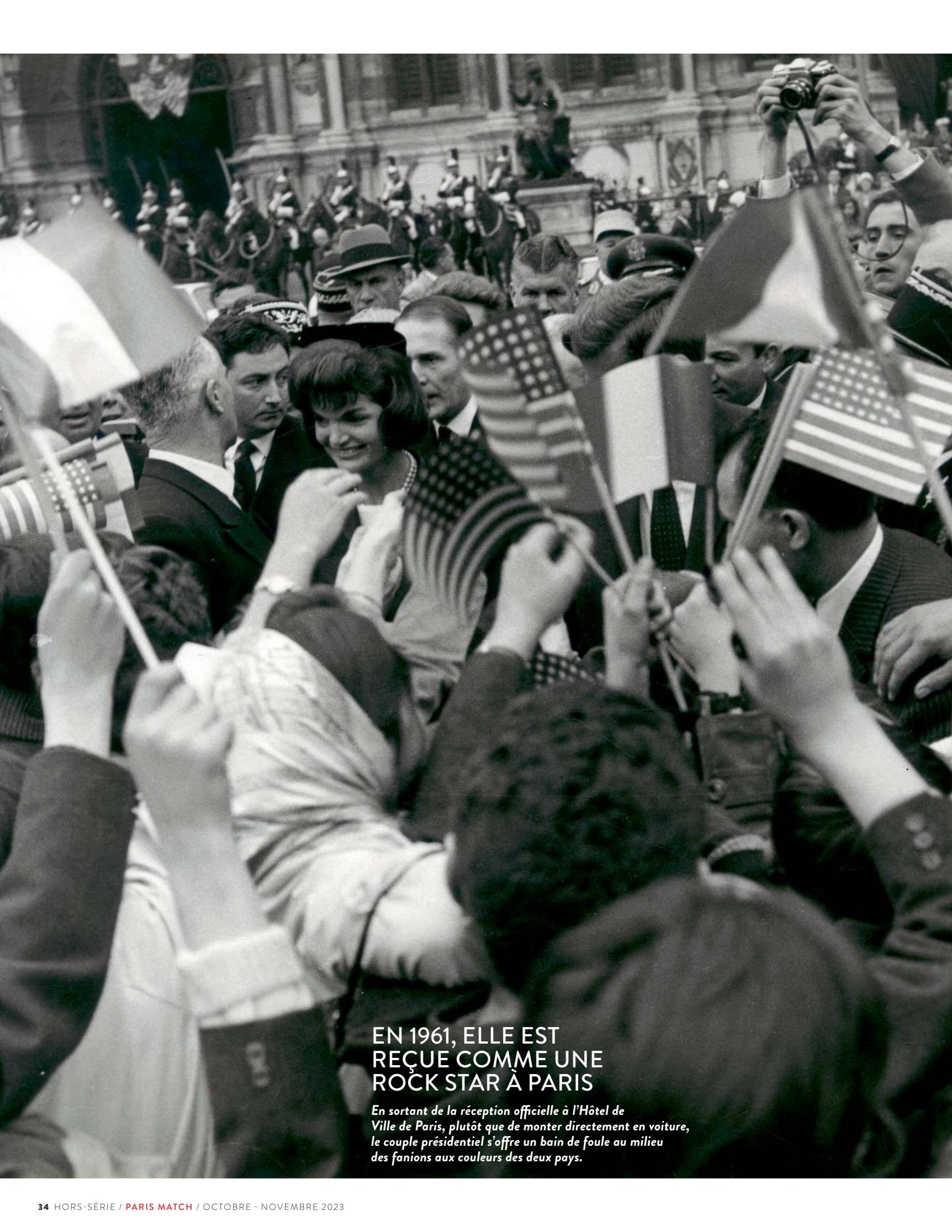
En une élection, son style est devenu la première exportation américaine. Chacune de ses apparitions est une leçon de goût, accompagnée d'un crépitement de flashs. Jackie ne s'attendait pas à ce statut d'icône de la mode féminine que la presse et l'enthousiasme du public lui ont attribué. Elle épouse cette popularité avec ses avantages et ses inconvénients, comme elle l'a fait pour JFK et sa famille... À l'heure où toutes les Américaines adoptent le «style Jackie», la Maison-Blanche devient le lieu le plus branché du monde.

APRÈS AVOIR RÉNOVÉ LA MAISON-BLANCHE, LA FIRST LADY Y INTRODUIT LES MÉDIAS

Il fallait rompre avec le temps d'Eisenhower. Pour dépossiérer la résidence présidentielle, Jackie s'est fait aider par une décoratrice new-yorkaise. Elle a chargé une commission des beaux-arts d'aménager les pièces de réception avec des meubles de l'époque de Thomas Jefferson. Rien de plus moderne que la tradition.







EN 1961, ELLE EST REÇUE COMME UNE ROCK STAR À PARIS

En sortant de la réception officielle à l'Hôtel de Ville de Paris, plutôt que de monter directement en voiture, le couple présidentiel s'offre un bain de foule au milieu des fanions aux couleurs des deux pays.

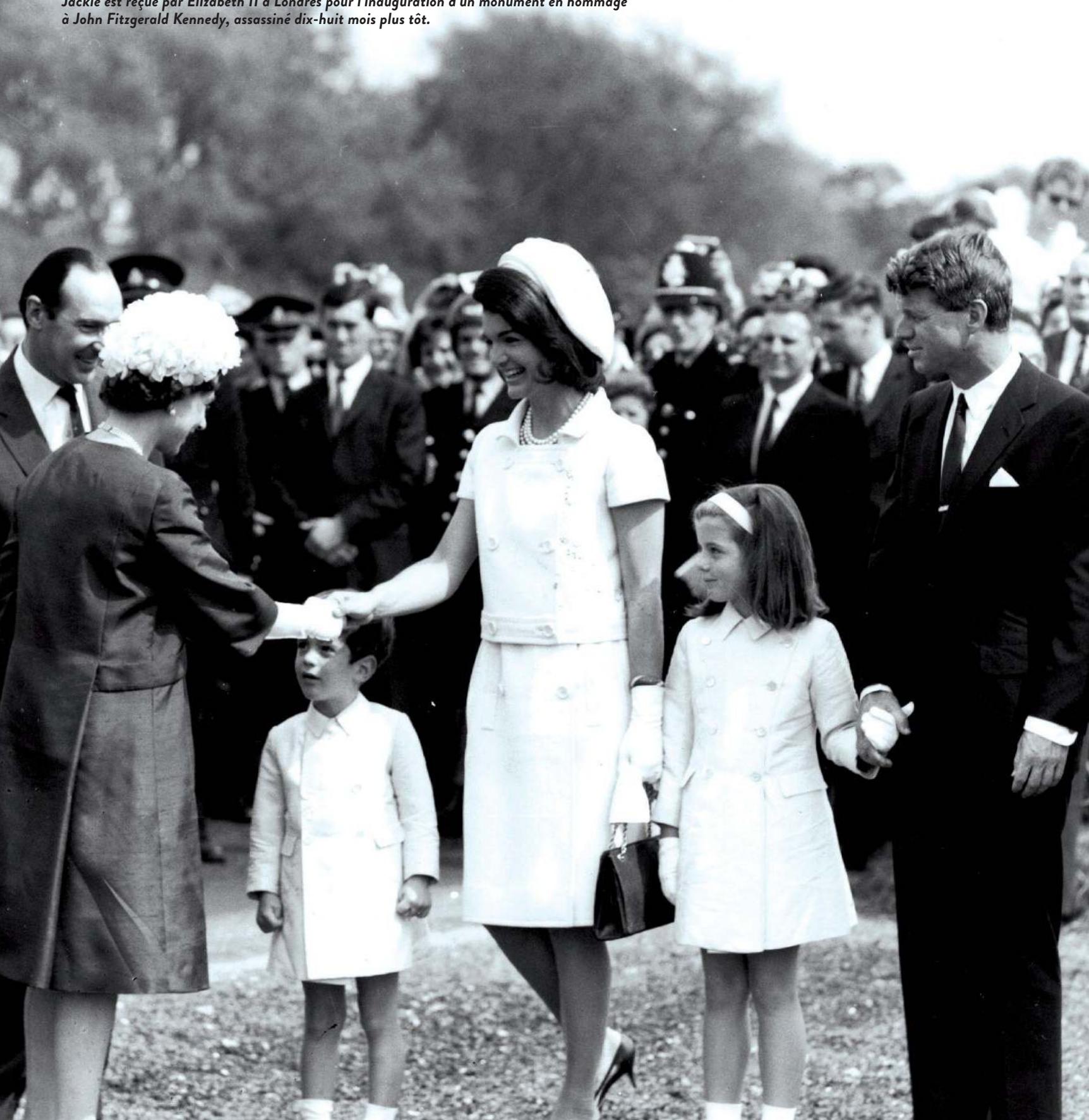


POUR SON PREMIER VOYAGE
HORS DE FRANCE, MÊME
LA « JOCONDE » NE PARVIENT PAS
À LUI VOLER LA VÉDETTE

*Les Kennedy reçoivent le ministre français de la Culture,
André Malraux, et sa femme, Madeleine, à la National Gallery. Lors de
la soirée inaugurale de l'exposition, à Washington en janvier 1963.*

JACKIE ESQUISSE UNE RÉVÉRENCE, MAIS C'EST LA REINE QUI INCLINE LA TÊTE

Mai 1965. Accompagnée de ses enfants et de son beau-frère Bobby (à dr.), Jackie est reçue par Elizabeth II à Londres pour l'inauguration d'un monument en hommage à John Fitzgerald Kennedy, assassiné dix-huit mois plus tôt.



LÀ OÙ LADY DI EN A TROP FAIT, JACKIE A SU ÊTRE UNE VRAIE REINE

PAR EDMONDE CHARLES-ROUX, ANCIENNE PRÉSIDENTE DE L'ACADEMIE GONGOURT



Sublime, sur le perron de l'Élysée, avec son mari, lors de leur visite officielle en France. Le 31 mai 1961.

Jackie Kennedy aura tout été : la plus jeune des premières dames de la jeune Amérique, la plus jolie, la plus élégante, la plus photogénique, mais aussi la plus réservée et, malgré la rareté de ses interviews, elle a même incarné ce que, sans doute, elle n'a jamais été : une femme heureuse, une épouse comblée.

Pourtant, elle semblait née pour le bonheur. Au lieu de quoi, elle a partagé le destin d'une famille porteuse de tragédie. Lors de l'assassinat du président Kennedy, il a suffi d'une seconde pour faire d'elle une jeune veuve de 34 ans, d'une dignité stupéfiante, une femme à laquelle le monde entier rendit hommage. Ceux qui l'ont vue, tenant ses enfants par la main, se souviennent... Elle descendit les marches du Capitole, une mantille noire jetée sur ses cheveux et, jusque dans ces cruelles circonstances, elle fut irrésistible.

Aux uns, elle apparut belle comme une reine, aux autres, touchante et aussi désemparée qu'une villa-geoise en châle noir se rendant à la messe un jour de deuil. Tout se mêlait en elle. Comment expliquer ? Elle avait quelque chose de timide qui lui venait peut-être de très loin, de ses origines, du Gard, du clan des Bouvier, ces artisans de Pont-Saint-Esprit, et quelque chose de fier et d'un peu trop chic venu du clan de la fortune et des riches banquiers new-yorkais.

Jackie Kennedy vient de disparaître en emportant tous ses secrets. Magnifique ! À une époque où l'on sait tout de tout le monde, parce que tout le monde dit tout, on ne sait rien d'elle parce qu'elle n'a rien voulu dire de sa vie privée, de ses déceptions, rien des amours parallèles et de l'inconstance assez blessante de son bel époux, du drame de Dallas, de ses hantises, de son coup de cœur pour l'armateur grec,

car il lui avait beaucoup plu, au moins un temps, ce gredin d'Onassis, rien du terrible mépris dans lequel il tenait les femmes, de leurs disputes, de leur rupture, rien de la photo où on la vit nue au bord d'une piscine, œuvre d'un paparazzi qui fit de tous les hommes la regardant des voyageurs impénitents, rien de rien, vous dis-je, et c'est tant mieux.

Ce ne sera pas de sitôt que l'on aura les clés de ces énigmes. Pourtant sa façon d'être aura été marquée du double sceau de la simplicité et du naturel. Une vraie leçon d'élégance : robes sans plis ni fronces, tailleur féminin sans col ni revers, chapeaux sans bords, coiffure sans boucles, ni volants ni broderies à ses tenues du soir. Un bijou, jamais plus, tout juste un clip à son tailleur et un seul collier autour de son beau cou. L'art du rien.

À Paris, dans les salles de rédaction où je travaillais, on lui avait trouvé un surnom qui avait valeur d'hommage : « Madame Minimum »... Nous lui savions gré d'avoir prouvé aux femmes de son pays que l'on pouvait, comme elle, être très riche, très dépensiére, trop peut-être,

et trop follement éprise d'élégance, cliente toujours fidèle des plus grands couturiers parisiens, tout en étant la jeunesse même et la modernité.

En créant un style auquel elle s'est tenue toute sa vie, Jackie Kennedy a marqué son époque. Elle a changé la manière d'être des femmes de son temps. Son style est devenu le leur, et sans doute n'y a-t-il pas de style sans ce courage-là : celui de s'en tenir à l'essentiel et de rester soi-même.

Mais il y a plus extraordinaire encore dans la vie de celle qui, lors de sa venue à Paris, remuait les foules. Malgré son jeune âge, la First Lady excellait dans son métier. Aussi populaire que son mari, elle se savait son meilleur atout. Aussi le faisait-elle largement, généreusement, bénéficier de son succès, sans jamais lui porter ombrage. On la sentait prête à aller partout où il irait et à l'accompagner dans ses tournées électorales, jusqu'à risquer la mort à ses côtés. Formaient-ils un couple uni ? Peu importe puisqu'ils en étaient l'image.

En fait, Jackie Kennedy avait mis son insolente beauté au service de son clan. Là où lady Di en a trop fait puis a échoué, Jackie, elle, a su être une vraie reine. Elle en avait la classe et l'allure. Faut-il regretter qu'elle n'ait pas écrit ses Mémoires ? À quoi bon... Les mythes se suffisent à eux-mêmes.

Elle aura été le symbole d'une certaine Amérique ouverte sur l'Europe, compréhensive, amicale, hospitalière et amusée ; une Amérique curieuse de la France, de Paris, de notre passé, de nos livres, de nos modes, de nos chansons, de nos jardins et de nos chefs de cuisine... C'était l'Amérique des années 1960, celle des Kennedy, l'Amérique d'un autre temps. « Nous n'irons plus au bois... » New York a perdu sa reine. ■



Let's have John F. Kennedy

Dès les origines, elles ont été le meilleur atout dans le jeu des Kennedy. Dès les premières candidatures de John, à la Chambre des représentants puis au Sénat, ses sœurs s'engagent à ses côtés. C'est accompagné de Jackie qu'il prendra son envol pour la Maison-Blanche. Sa tragédie n'empêchera pas Ethel de battre le pavé pour son époux Bobby et derrière elles toutes, Rose, la mère, sera de toutes les campagnes. Le temps des Kennedy est peut-être passé, mais aujourd'hui encore, il n'y a pas de grand moment électoral aux États-Unis où une descendante du clan n'ait pas sa part.

SOUTIENS DE FAMILLE

TROIS SŒURS AU SERVICE DE LEUR FRÈRE

Octobre 1952. Candidat à l'élection sénatoriale du Massachusetts, John Fitzgerald Kennedy peut compter sur ses cadettes (de g. à dr.) Patricia, Eunice et Jean pour faire campagne, vêtues de jupes proclamant son nom.



DEUX ÉPOUSES ET UNE MÈRE DANS L'ARÈNE DE LA POLITIQUE

14 juillet 1960. Alors que John vient de recevoir l'investiture démocrate pour l'élection présidentielle, Jackie reçoit les journalistes à Hyannis Port... et les fait beaucoup rire. Déjà, le charme opère.



Mai 1968. Ethel jette toutes ses forces dans la course à l'investiture démocrate de son mari Robert F. Kennedy (alias « RFK »). Bobby sera assassiné avant même la convention démocrate.



À 89 ans, Rose Kennedy n'hésite pas à monter à la tribune pour soutenir Ted, son troisième fils candidat à la Maison-Blanche, qui renoncera finalement à se présenter. À Palm Beach (Floride) en 1980.





AU CŒUR DU CHAGRIN,
JACKIE MÈNE BOBBY
ET TED DANS LA MARCHE
FUNÈBRE

*Son deuil est celui de toute l'Amérique.
Le 25 novembre 1963, entre ses beaux-frères
Robert (à g.) et Edward, Jackie quitte la Maison-Blanche
pour rejoindre la cathédrale St. Matthews
où se dérouleront les obsèques nationales de JFK.*

Photo WALLY McNAMEE



LA MALÉDICTION KENNEDY

En ce mois de novembre 1963, l'Amérique s'enveloppe dans un linceul. Pour la famille Kennedy, la mort violente frappe à nouveau. Rose et Joe ont déjà perdu deux enfants, Joe Jr en 1940 et Kathleen en 1948. Avec l'assassinat de JFK, c'est le monde entier qui est en deuil à leurs côtés. Cinq ans après, Bobby tombera à son tour sous les balles. Plus tard, deux de ses enfants succomberont prématurément : David d'une overdose et Michael d'un accident de ski. Et en 1999, John-John meurt avec sa femme dans un accident d'avion. En 2019, Saoirse et, en 2020, Maeve, deux petites-filles de Bobby, décèdent accidentellement à leur tour. Le sort semble ne jamais s'arrêter sur cette dynastie.

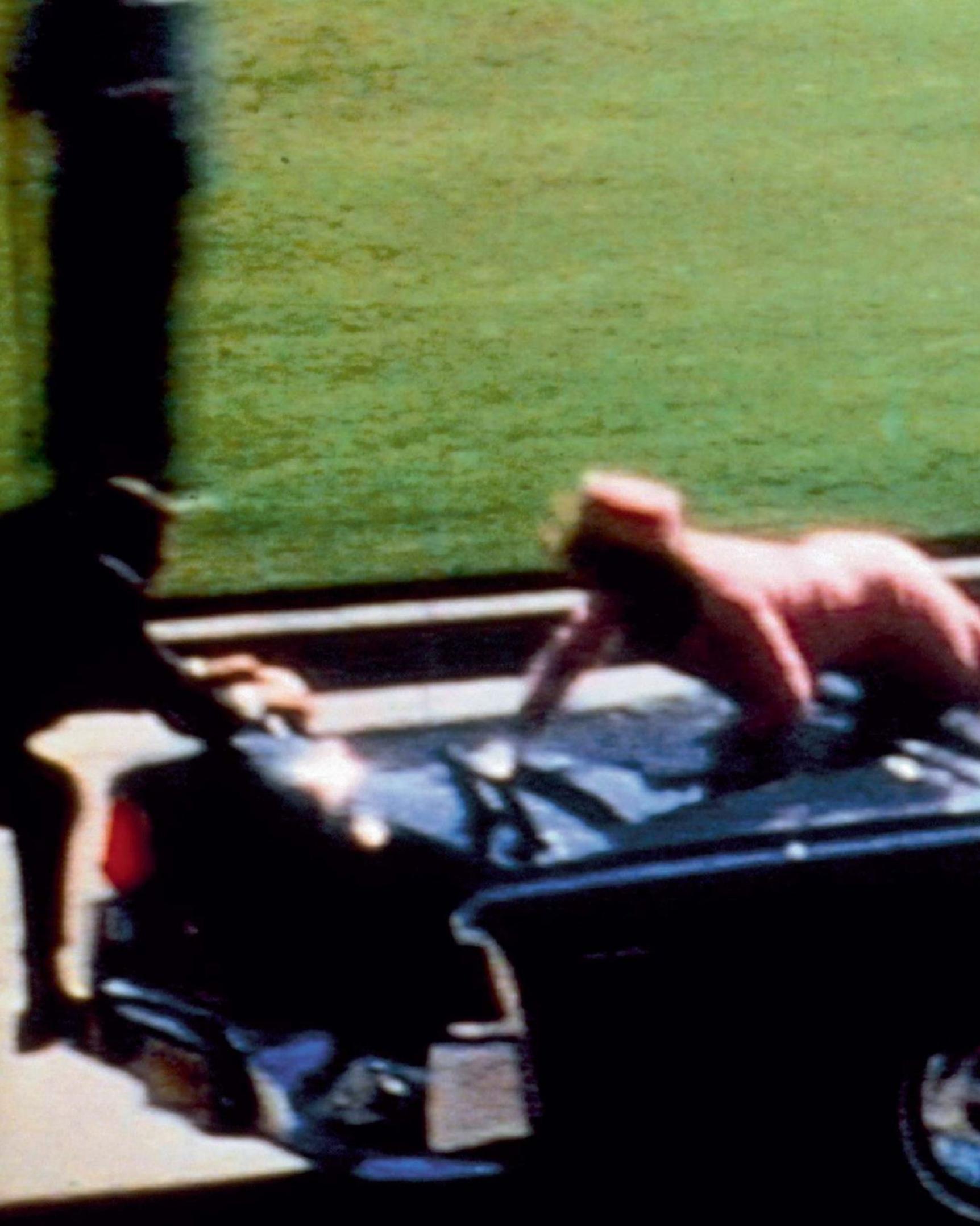
DERRIÈRE LES SOURIRES DE CAMPAGNE, UNE JOURNÉE CLASSÉE À « HAUT RISQUE » PAR LES SERVICES SECRETS...

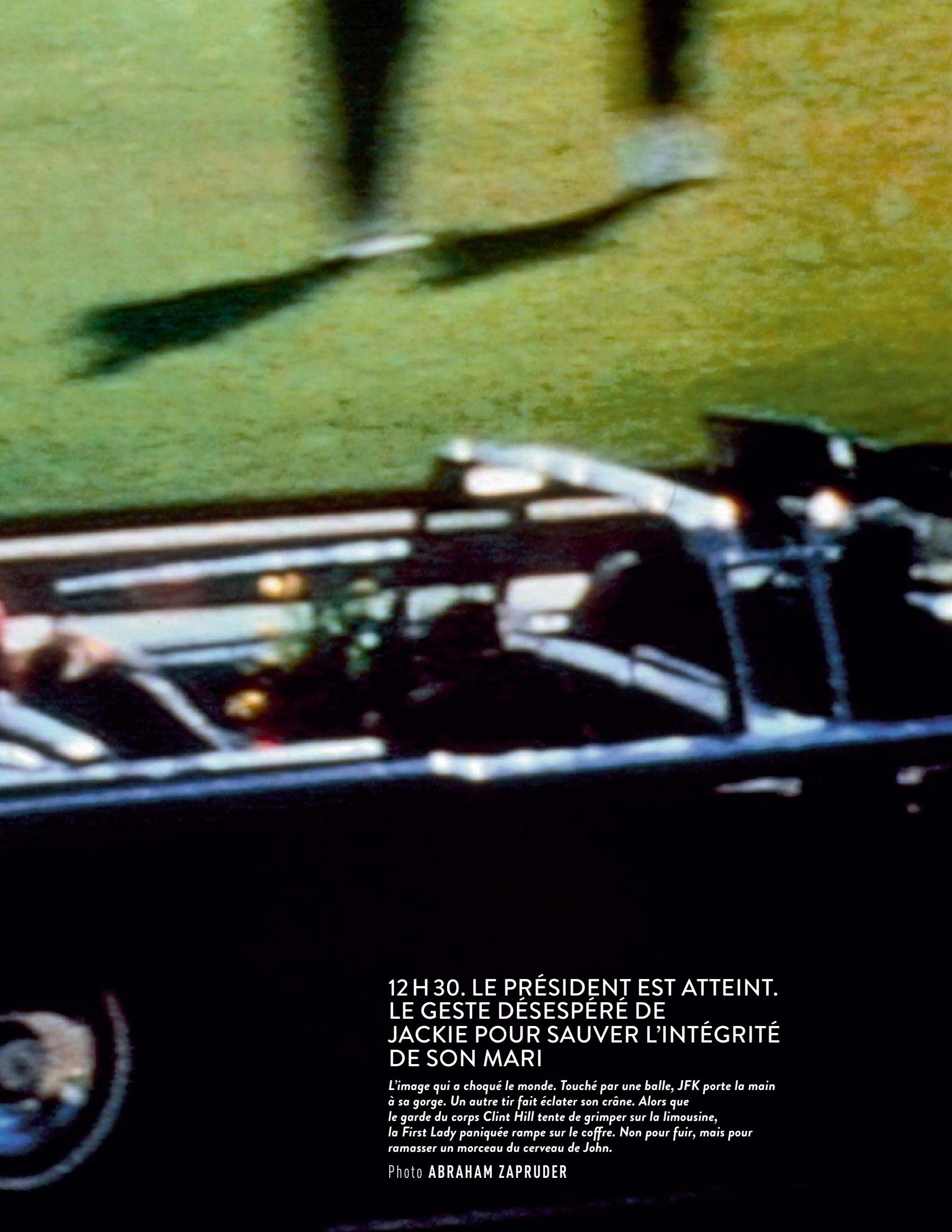
Dallas, 22 novembre 1963 à 11 h 45, à leur descente d'avion sur l'aéroport Love Field de Dallas. Pour Jackie, un bouquet de roses rouges et un tailleur rose qui deviendra bientôt un symbole historique. Cette tenue est aujourd'hui conservée aux Archives nationales américaines.





Le cortège s'engage sur Main Street, le couple présidentiel saluant la foule. Dans la limousine a également pris place, avec son épouse, le gouverneur du Texas John Connally, qui sera grièvement blessé.





12H30. LE PRÉSIDENT EST ATTEINT. LE GESTE DÉSESPÉRÉ DE JACKIE POUR SAUVER L'INTÉGRITÉ DE SON MARI

L'image qui a choqué le monde. Touché par une balle, JFK porte la main à sa gorge. Un autre tir fait éclater son crâne. Alors que le garde du corps Clint Hill tente de grimper sur la limousine, la First Lady paniquée rampe sur le coffre. Non pour fuir, mais pour ramasser un morceau du cerveau de John.

Photo ABRAHAM ZAPRUDE

DANS L'AVION QUI LA RAMÈNE VERS WASHINGTON, LA PREMIÈRE DAME DEVIENT LA VEUVE DE L'AMÉRIQUE

*Moins de deux heures après l'assassinat de JFK, Lyndon B. Johnson
prête serment à bord d'Air Force One, sur le tarmac de l'aéroport de Dallas.
À ses côtés, Jackie, le tailleur maculé du sang de son mari.*

Photo CECIL W. STOUGHTON



*Accompagnée de Caroline et de John Jr,
Jackie vient se recueillir sur la tombe de John
pour son premier anniversaire après l'assassinat.
Ce 29 mai 1964, il aurait eu 47 ans.*



LA JOURNÉE DU 13 NOVEMBRE RACONTÉE PAR LE GARDE DU CORPS DE JACKIE

PAR OLIVIER O'MAHONY

« Quand j'ai su qu'on m'avait nommé garde du corps de Jackie Kennedy, j'ai pris ça pour une sanction. J'avais fait partie de la garde rapprochée de Dwight Eisenhower. Avec lui, j'avais l'impression d'être au centre du monde. Moi, l'enfant adopté du Dakota du Nord. Je n'avais rien contre Mrs Kennedy, mais je ne me sentais aucune affinité avec elle. J'avais 28 ans, je ne me voyais pas courir les thés dansants et les galas de charité avec la First Lady. [...] »

Au début de la présidence, elle passait beaucoup de temps à la Maison-Blanche. Elle s'était mis en tête de la rénover. Je l'entends encore me dire, alors qu'elle venait de faire le "tour du propriétaire" avec Mamie Eisenhower, la First Lady sortante : "Il va y avoir plus de boulot que je ne pensais." Pour elle, rendre son lustre à la demeure présidentielle était une question de principe. "C'est la maison du peuple américain, elle doit être parfaite", me disait-elle. Début 1961, on est allés faire la tournée des antiquaires à New York. Elle me logeait au Carlyle Hôtel, où elle disposait à l'année d'un somptueux duplex décoré de Picasso, de Degas et de Murillo. La décoration était une de ses passions, et la Maison-Blanche en a bien profité. [...]

Ses enfants étaient sa priorité. Ils étaient parfaitement bien élevés. Caroline était proche de son père. Un jour, en vacances, le président lui apprenait à barrer un bateau. Une fois sur terre, je la félicite pour ses prouesses. "Merci, mais c'est papa qui a tout fait." Le président et moi nous sommes regardés, étonnés et hilares. En janvier 1963, Mrs Kennedy vient me voir et me dit : "Oh, Mr Hill, vous avez probablement remarqué que je ne suis pas montée à cheval quand nous étions à Glen Ora le week-end dernier." Je lui réponds qu'à Palm Beach, à Noël, elle s'est également abstenu de faire du ski nautique, un de ses sports favoris. J'ajoute : "Pour quand est l'heureux événement ?" Avec son rire communicatif, elle me répond que c'est pour mi-septembre. "On ne peut vraiment rien vous cacher, Mr Hill !"

Mrs Kennedy a passé la fin de sa grossesse à Hyannis Port. Malheureusement, l'enfant est né avec plus d'un mois d'avance. Je me souviendrai toujours du jour où Paul Landis, mon adjoint, l'a emmenée d'urgence à l'hôpital. Le nourrisson, Patrick, avait de gros problèmes respiratoires. On l'a mis en couveuse. Le président a accouru depuis la

Maison-Blanche. C'est lui qui m'a ordonné d'appeler un prêtre pour le baptême. Il savait que le bébé était entre la vie et la mort. Il a succombé le 9 août à 4h15 du matin. Mrs Kennedy était d'une tristesse infinie. Pour l'aider à remonter la pente, Aristote Onassis, un ami de sa sœur Lee Radziwill, l'a conviée à partir en croisière sur son yacht, le "Christina". J'étais sidéré que le président accepte. La dernière fois que Mrs Kennedy s'était rendue en voyage privé en Grèce, il m'avait convoqué dans le bureau Oval. "La première dame ne doit approcher Mr Onassis sous aucun prétexte", m'avait-il dit, son frère Robert à ses côtés. C'était en juin 1961. Onassis avait mauvaise réputation. Il était sous le coup de poursuites judiciaires américaines. Je ne suis pas parvenu à savoir si le président avait d'autres motifs plus personnels contre lui. Mais, cet été 1963, le mot d'ordre avait changé. La première dame a donc pu accompagner Onassis sur son yacht.

« Mrs Kennedy m'annonce qu'elle accompagnera son mari en tournée électorale au Texas. Une première »

À bord, il a tenté en vain de m'intimider. Il aboyait ses ordres, c'était un personnage peu sympathique. Mais ce voyage a fait un bien fou à Mrs Kennedy. À son retour, elle avait retrouvé le sourire. Elle était aussi plus proche que jamais de son mari. Je les vois pour la première fois se tenir la main en public, avoir des gestes tendres. À la fin de l'été 1963, Mrs Kennedy m'annonce son intention d'accompagner son mari en tournée électorale au Texas. C'est une première. "Je veux faire tout mon possible pour l'aider", me dit-elle. Sa présence est un gros atout pour le président, dont la popularité a fortement chuté dans les États du Sud. "Mais, Mr Hill, pensez-vous que c'est raisonnable ?" Récemment, Adlai Stevenson, un ami proche, ambassadeur à l'Onu, s'est fait cracher dessus à Dallas. Elle a peur que l'incident ne se reproduise. "On ne sait jamais, mais il n'y a pas de raison particulière", ai-je répondu. Je le regrette encore.

La journée du 22 novembre 1963 avait bien commencé. Nous sommes à l'hôtel Texas de Fort Worth. Le président et la première dame occupent la suite 850. A 8h30, il a un premier meeting dans la grande salle à man-



12 h 31, une balle vient d'atteindre JFK. À travers le pare-brise de la Lincoln, on aperçoit la main de Jackie qui le soutient. Clint Hill se tient encore sur le marchepied gauche du véhicule qui suit.

ger et me demande de lui dire de le rejoindre. Je frappe à sa porte, elle me répond que ce n'est pas prévu au programme. J'insiste, elle arrange sa coiffure et descend. Un tonnerre d'applaudissements salue son entrée. Le président se lève et se présente comme "celui qui accompagne Jackie Kennedy", ainsi qu'il l'avait fait à Paris. Éclats de rire. La réunion est un succès. Puis nous embarquons à bord d'Air Force One pour quinze minutes de vol en direction de Dallas. À Love Field, l'aéroport, le président et la première dame montent dans la limousine SS-100-X, la Lincoln décapotable qui sert pour les grands défilés. Un grand déjeuner avec 2600 partisans les attend au Trade Mart. Nous passons par le centre de Dallas. Les rues sont bondées. Le président salue, ravi. Il est assis à droite, à l'arrière de la limousine, et Mrs Kennedy à sa gauche. Je suis debout sur la passerelle latérale de la voiture suiveuse, prêt à intervenir.

« Elle voulait "montrer à la face du monde" ce qu'on a fait à John »

Il est 12 h 30 quand nous arrivons à Dealey Plaza, à l'angle de Houston Street et Elm Street. Un premier coup de feu retentit. Il vient d'en haut, derrière moi, d'un immeuble où je n'avais rien remarqué d'anormal. En tournant les yeux vers celui-ci, je vois le président se tenir la gorge. Je bondis sur le coffre de la limousine. Une deuxième détonation retentit. Je ne l'entends même pas. Sous mes yeux, le crâne du président explose. Sa cervelle gicle. Des morceaux atterrissent sur mon costume et sur le tailleur de Mrs Kennedy. Elle se précipite vers l'arrière, sur le coffre. Elle veut ramasser quelque chose, je réalise que ce sont des parcelles de la tête de son mari. "John, que t'ont-ils fait ?" hurle-t-elle. Je la réinstalle vite sur son siège. À la troisième explosion, je vois le président s'effondrer sur les genoux de Mrs Kennedy. Ses yeux sont tournés vers le ciel, ouverts, sans vie. Le sang coule abondamment. Je peux voir au travers de son crâne, fendu par une plaie béante côté droit. Le chauffeur accélère. Il fonce vers l'hôpital Parkland, tout proche. Une fois sur place, je demande à Mrs Kennedy de lâcher son mari. Tout le trajet, elle s'est cramponnée à lui. Je réalise dans son regard qu'elle ne veut pas

qu'on le voie dans cet état. Je dépose la veste de mon costume sur son visage ensanglanté. Elle desserre son étreinte. Quand le président est transféré dans la salle Trauma 1, il respire encore. Mais, quelques minutes plus tard, le décès est officiellement constaté.

Tout au long de cette épouvantable journée, Mrs Kennedy a fait preuve d'une incroyable dignité. Elle est restée assise seule, dans le couloir de l'hôpital. J'aurais voulu lui venir en aide, mais il n'y avait rien à faire. Ses yeux étaient désespérés. Elle a refusé de changer de tailleur. Elle voulait "montrer à la face du monde" ce qu'on avait fait à son mari.

« Le cercueil était trop large pour les portes d'Air Force One : il a fallu cisailier ses poignées latérales »

C'est à moi que revint la sinistre tâche d'appeler les pompes funèbres et de commander un cercueil. Celui qui fut livré était trop large pour les portes d'Air Force One : il fallut cisailier ses poignées latérales. Une fois à bord, Mrs Kennedy s'est installée dans la cabine présidentielle, pour la dernière fois. Elle m'a fait venir et m'a demandé : "Mr Hill, que va-t-il vous arriver ?" J'étais sidéré qu'elle pense à moi en cet instant ! "Tout ira bien pour moi, Mrs Kennedy", lui ai-je répondu, les larmes dans les yeux. Air Force One atterrit à 17 h 58 à Washington. Bobby, le frère du président, était là pour accueillir Mrs Kennedy. Tout est allé très vite. Les jours suivants, elle a réglé dans les moindres détails l'enterrement, qu'elle voulait grandiose.

Le 6 décembre 1963, Mrs Kennedy a quitté la Maison-Blanche pour la dernière fois. Elle s'est installée à Georgetown, puis, à l'été 1964, a décidé de refaire sa vie à New York. Ensemble, nous avons visité des appartements. Elle a jeté son dévolu sur l'un d'eux, au 1040 Fifth Avenue. Elle l'a occupé trente ans durant, jusqu'à la fin de ses jours. J'ai quitté son service en novembre 1964. Le jour de mon départ, elle m'a offert un joli album photo intitulé "Les voyages de Clinton J. Hill". Sur l'un des clichés, pris au Maroc, on me voit en smoking, tout sourire, et elle, la tête tournée vers moi. De sa main, elle a écrit un petit mot : "Mr Hill, êtes-vous heureux dans votre travail ?" C'était un autre de nos petits secrets... » ■



Dallas, 24 novembre 1963. Sous les yeux des reporters venus assister au transfert de Lee Harvey Oswald du commissariat de police à la prison, Jack Ruby, un patron de boîte de nuit, surgit de la foule et lui tire dessus à bout portant. Oswald décédera deux heures plus tard.

OSWALD ÉTAIT-IL UN ASSASSIN OU UN PIGEON ? LA QUESTION HANTE SA VEUVE DEPUIS SOIXANTE ANS

PAR OLIVIER O'MAHONY

En rentrant dans sa chambre à coucher, le 22 novembre 1963, dans la soirée, Marina Oswald aperçoit un objet qui brille au fond d'une tasse bleu pâle posée sur sa table de nuit.

Elle reconnaît l'alliance de son mari, avec une faucille et un marteau gravés à l'intérieur. «Oh, non ! lâche-t-elle. S'il l'a retirée ce matin, c'est qu'il mijotait quelque chose.» Lee Harvey Oswald, en effet, ne s'en séparait jamais.

Comme des millions d'Américains, Marina a appris la mort du président Kennedy quelques heures plus tôt ce vendredi, chez elle, en regardant la télévision. Sa première pensée a été : «J'espère que ce n'est pas Lee !» Voilà sept mois, son mari avait tenté d'assassiner le général retraité Edwin Walker, connu pour ses positions ultraconservatrices. Marxiste, désireux de s'illustrer par un coup d'éclat en abattant un symbole capitaliste et américain, Lee s'en était vanté auprès de Marina. Elle avait levé les yeux au ciel.

Une heure après les coups de feu de Dealey Plaza, les flics du FBI frappent à sa porte. «Votre mari est suspecté de meurtre», lui annoncent-ils. Ils mettent la maison sens dessus dessous et demandent s'il y a une arme. Marina les mène au garage, où Lee range le fusil Carcano 6,5 millimètres qu'il s'est récemment offert. La couverture sombre dans laquelle il a roulé la carabine est toujours à sa place, on dirait que personne n'y a touché. Mais quand les flics la soulèvent, ils constatent qu'il n'y a rien dessous. Lee est donc parti avec l'arme. Marina est blême.

Oswald était-il un pigeon ou un assassin ? La question hante sa veuve depuis cinquante ans. Pendant longtemps, elle l'a cru coupable. Comme, d'ailleurs, tous ceux qui connaissaient bien Oswald – son frère Robert, notamment. Marina a témoigné en ce sens devant la commission Warren. Puis elle s'est confiée à une historienne, Priscilla Johnson McMillan, qui en a tiré un livre, «Marina and Lee» (éd. Steerforth Press), dans lequel elle dresse un portrait peu flatteur d'Oswald.

Né en Louisiane dans un milieu défavorisé, Lee Harvey Oswald détestait sa mère

et n'a jamais connu son père, mort avant sa naissance. Il quitte l'école tôt, se passionne pour le marxisme dès l'âge de 15 ans. Pour se débarrasser de l'emprise maternelle, il s'engage chez les marines à 17 ans, mais ne brille guère par ses états de service (il est jugé deux fois en cour martiale en trois ans).

En octobre 1959, il part à la découverte de l'URSS avec ses économies – 1500 dollars – et un visa de touriste. Pour obtenir une autorisation de séjour, il simule un suicide dans sa chambre d'hôtel. Guerre froide oblige, le régime soviétique ne veut pas être tenu pour responsable de la mort d'un ressortissant américain cherchant à s'installer sur son territoire. Il lui accorde un logement coquet et un job bien payé dans une usine de postes de radio, à Minsk.

Malgré ce traitement de faveur inhabituel, Lee se plaint de tout. De sa vie, de son boulot. Il rêvait d'étudier à l'université. Au près du KGB, qui le tient à l'œil, il passe pour un personnage caractériel et instable. Marina s'en moque. Elle le rencontre à Minsk en mars 1961, et tombe sous le charme de ce Yankee au regard fixe et étrange, qui bat rarement des paupières. Marina a envie d'aventure. Jolie, étudiante en pharmacie, elle veut s'échapper de son milieu. «Pendant toute son enfance, témoigne son amie Priscilla, les coups pleuvaient. Elle a eu une éducation très dure.»

Marina et Lee se marient en avril 1961. Elle tombe enceinte au bout de dix mois. Quand il décide de rentrer, déçu par l'URSS, elle le suit bien volontiers. En juin 1962, la famille Oswald atterrit à Dallas où habitent Marguerite et Robert, la mère et le frère de Lee. «Où sont les journalistes ?» demande Lee en descendant de l'avion. Il s'imaginait qu'un ex-marin passé à l'Est et revenant au pays ferait les gros titres. Erreur. Il s'apprête à écrire ses Mémoires mais abandonne ce projet quand il réalise que personne ne s'intéresse à lui.

Il accumule les petits boulot, dont il se fait souvent virer. Alors, il devient brutal. À la maison, il bat Marina. À coups de poing, parfois. Marina se laisse faire, par habitude.

Elle ne travaille pas. Elle a souvent mauvaise mine et les joues creuses. Ses amies s'inquiètent. Elle n'en a pas beaucoup, car Lee l'empêche d'apprendre l'anglais pour mieux la contrôler.

En découvrant l'alliance de son mari et la disparition du fusil du garage, Marina a, malgré tout, voulu croire à son innocence. Sa visite en prison, le lendemain, lui fait perdre ses derniers espoirs. Elle connaît bien le regard plein de morgue et de défi de l'homme qu'elle a en face d'elle, derrière la vitre, au parloir. «Je ne suis pas coupable», lui assure Lee, l'œil brillant..

Aujourd'hui, Priscilla, qui est toujours convaincue que Lee Harvey Oswald a agi seul, sans complice et au dernier moment, n'a plus de nouvelles de son amie. Car Marina a changé d'avis. Elle affirme désormais que son mari était innocent et manipulé. Elle s'est même laissé persuader par l'avocat britannique Michael Eddowes, un tenant de la théorie du complot, que le corps qui repose dans la tombe d'Oswald, au cimetière de Rose Hill à Fort Worth (Texas), n'est pas le sien. Elle l'a fait exhumer en 1981. En vain : la dépouille était bien celle de Lee.

Marina se mure désormais dans le silence. Elle vit retranchée avec Ken Porter, l'homme avec qui elle s'est remariée un an et demi après la mort de JFK et d'Oswald, dans une modeste ferme à Rockwall. Les curieux ne sont pas les bienvenus. «Keep out», «Private property» («Interdiction d'entrer», «Propriété privée»), peut-on lire sur les affichettes collées aux arbres de l'allée qui mène à la maison. «Elle n'en peut plus de parler de cette histoire. Pour elle, c'est un calvaire», confie une voisine.

Le 24 octobre 2013, l'alliance que Marina avait retrouvée sur sa table de nuit le soir de l'assassinat de JFK a été vendue à un Texan pour 108000 dollars. Marina l'avait mise aux enchères. En l'accompagnant d'une note manuscrite de cinq pages, dans laquelle elle explique : «Je souhaite me débarrasser de l'alliance de Lee, qui représente pour moi le symbole d'une journée, celle du 22 novembre 1963, que je veux oublier.» ■



TOUTE LA TENDRESSE DE JOHN POUR SA SŒUR ROSEMARY, SI « DIFFÉRENTE »...

Un peu attardée, colérique, scandaleuse, l'aînée des filles Kennedy est la tache dans une fratrie vouée à briller. Elle a 23 ans en 1941 quand le patriarche Joe décide de lui faire subir une lobotomie préfrontale. Censée l'assagir, l'opération la détruit. Infirmé, incontinent, elle ne parle quasiment plus. Cachée à sa famille pendant vingt ans, Rosemary ne reverra plus son père. Elle vivra recluse chez des religieuses dans le Wisconsin jusqu'à sa mort en 2005, à l'âge de 86 ans. Avec John, de seize mois son aîné, vers 1935.

DÈS LES ANNÉES 1940, LA MORT EMPORTAIT DÉJÀ JOE ET KATHLEEN

Son père voyait en lui un futur président. Joseph Patrick Kennedy Jr, dit Joe Jr, était le fils aîné, le plus grand espoir de Joe Sr. Lieutenant dans la Navy – ici durant sa formation de pilote en 1941 –, il perdit la vie au-dessus de l'Angleterre, le 12 août 1944, dans l'explosion accidentelle de son avion lors d'une mission de bombardement. Il avait 29 ans.



Quatrième de la fratrie Kennedy, Kathleen perd coup sur coup son frère Joe et son mari William Cavendish, tués au combat. Après la guerre, elle entame une liaison avec un homme marié, Peter Wentworth-Fitzwilliam, qui projette de divorcer pour l'épouser. Il n'en aura pas le temps. Le 13 mai 1948, tous deux meurent dans un accident d'avion en Ardèche. À Londres en 1944, où elle servait volontairement pour la Croix-Rouge.



BOBBY KENNEDY TOMBE À SON TOUR SOUS LES BALLES. ETHEL RECUEILLE LE DERNIER REGARD DE SON MARI

Los Angeles, 5 juin 1968. Ce soir-là, il devait célébrer sa victoire aux primaires démocrates.

Dans les cuisines de l'hôtel Ambassador, qu'il traverse après son discours, Robert est abattu par Sirhan Sirhan. Quand Ethel, enceinte de leur onzième enfant, parvient à le rejoindre avec sa sœur Jean Kennedy Smith (à dr.), il semble la reconnaître, mais perd bientôt connaissance.

Touché à la tête, il mourra à l'hôpital après une opération.

*Deux ans après la mort de
Bobby, Ethel se recueille sur
sa tombe avec Ted Kennedy et
son épouse Joan. Au cimetière
d'Arlington, Virginie, en 1970.*





ELLE AURAIT DÛ ÊTRE LA NOUVELLE JACKIE

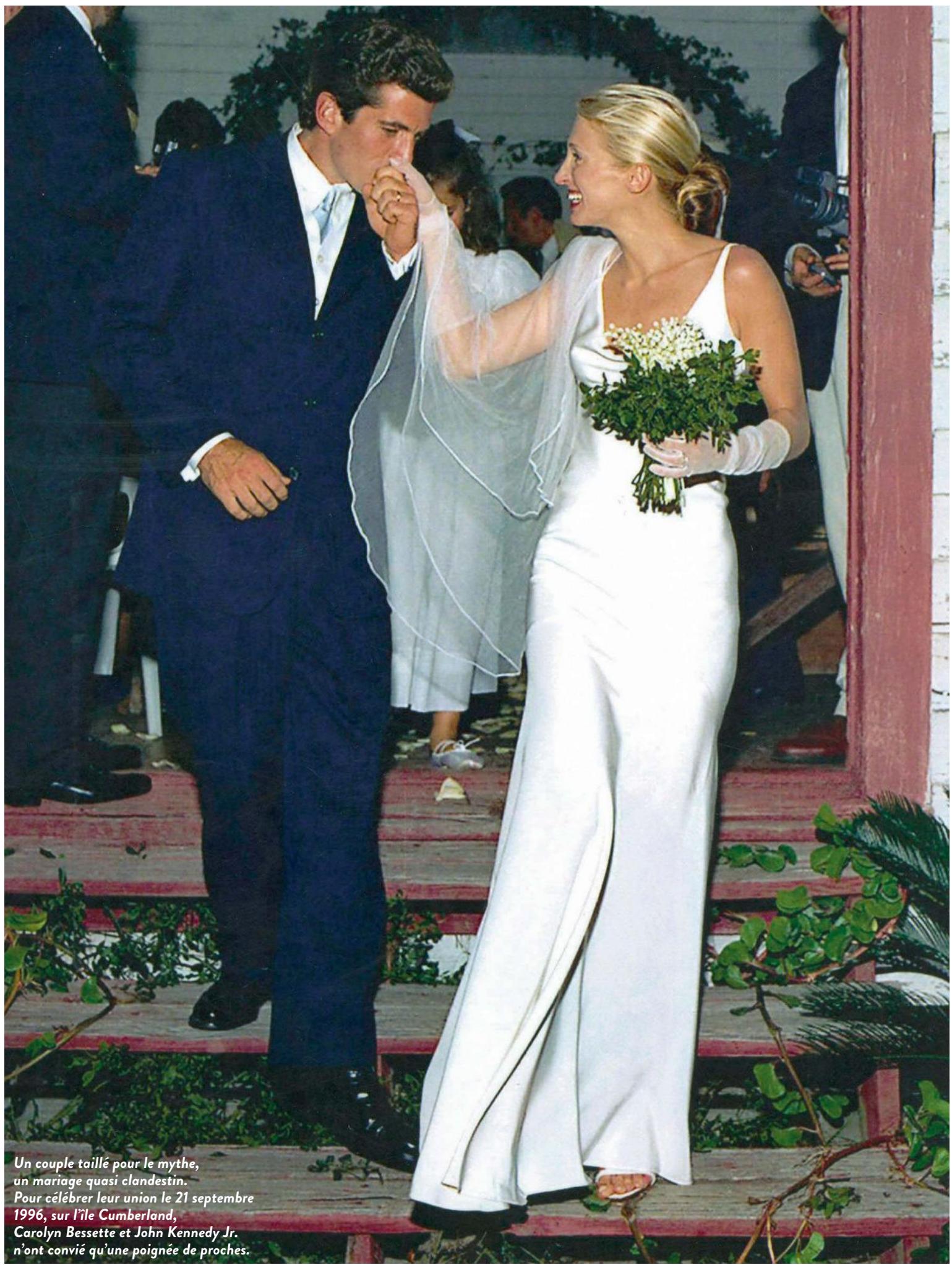
Carolyn a l'élégance, la vitalité et l'intelligence, mais ne possède ni l'abnégation ni le self-control de sa belle-mère. Derrière ce baiser d'amoureux transis se cachent bien des orages. Au dîner annuel de l'Association des correspondants de la Maison-Blanche, en 1999.

Photo TYLER MALLORY

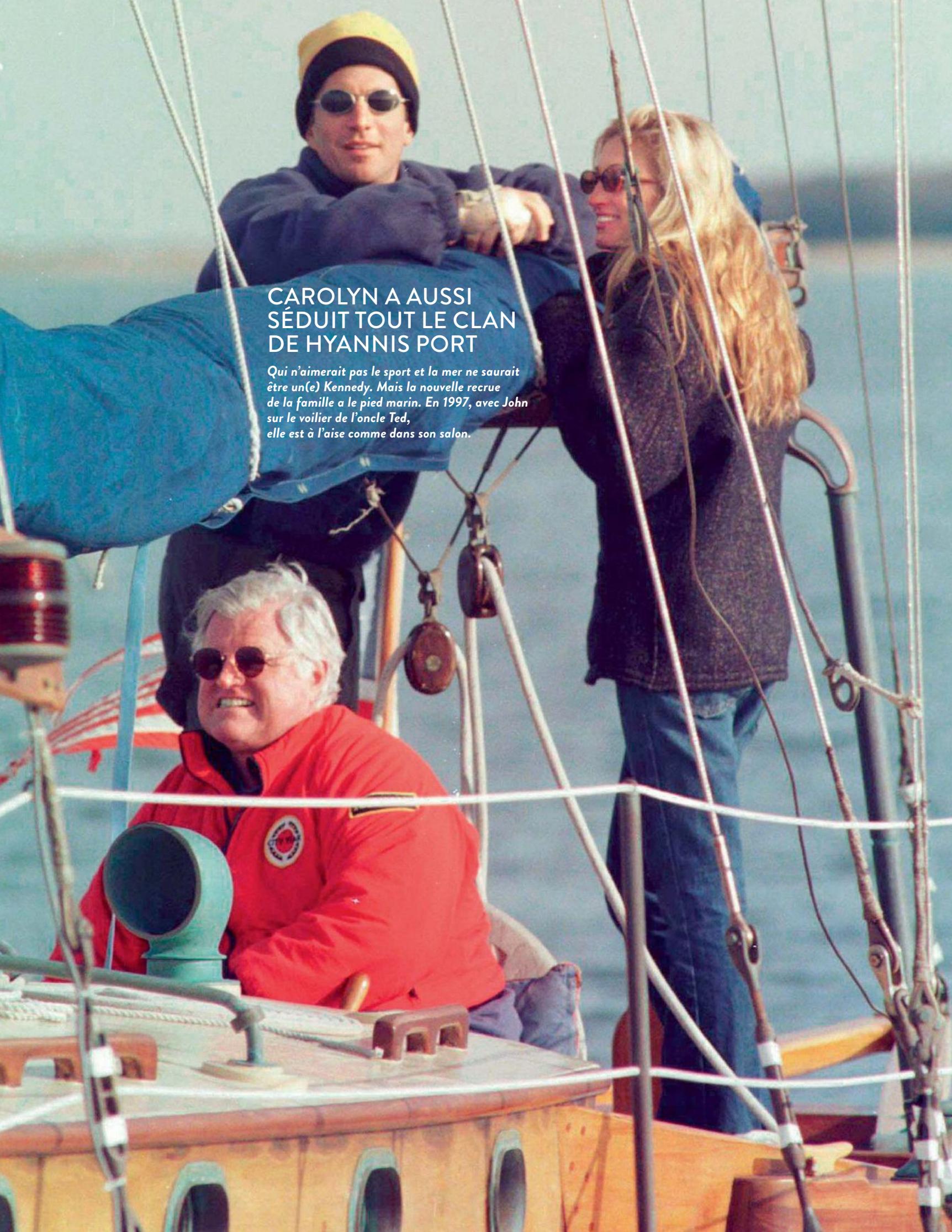
LE BONHEUR FOUDROYÉ DE CAROLYN ET JOHN-JOHN

Elle avait tout pour devenir une héroïne : un port de mannequin, une manière bien à elle de se maquiller, et de faire du moindre de ses chemisiers un basique. Carolyn se promenait souvent pieds nus ou en sandales. Et elle avait l'air d'une reine. « John-John » était le petit prince de l'Amérique et, par passion pour elle, le séducteur avait renoncé à la fête et aux liaisons éphémères. Héritier d'une légende, il se devait, aux yeux du monde, d'accomplir un destin à la hauteur de celui de son père, JFK. Ils étaient si beaux ensemble que l'Amérique espérait une renaissance du mythe. En épousant John F. Kennedy Jr, Carolyn Bessette semblait promise au même destin que Jackie avant elle : devenir First Lady à la Maison-Blanche. Le sort en a décidé autrement.





Un couple taillé pour le mythe,
un mariage quasi clandestin.
Pour célébrer leur union le 21 septembre
1996, sur l'île Cumberland,
Carolyn Bessette et John Kennedy Jr.
n'ont convié qu'une poignée de proches.



CAROLYN A AUSSI SÉDUIT TOUT LE CLAN DE HYANNIS PORT

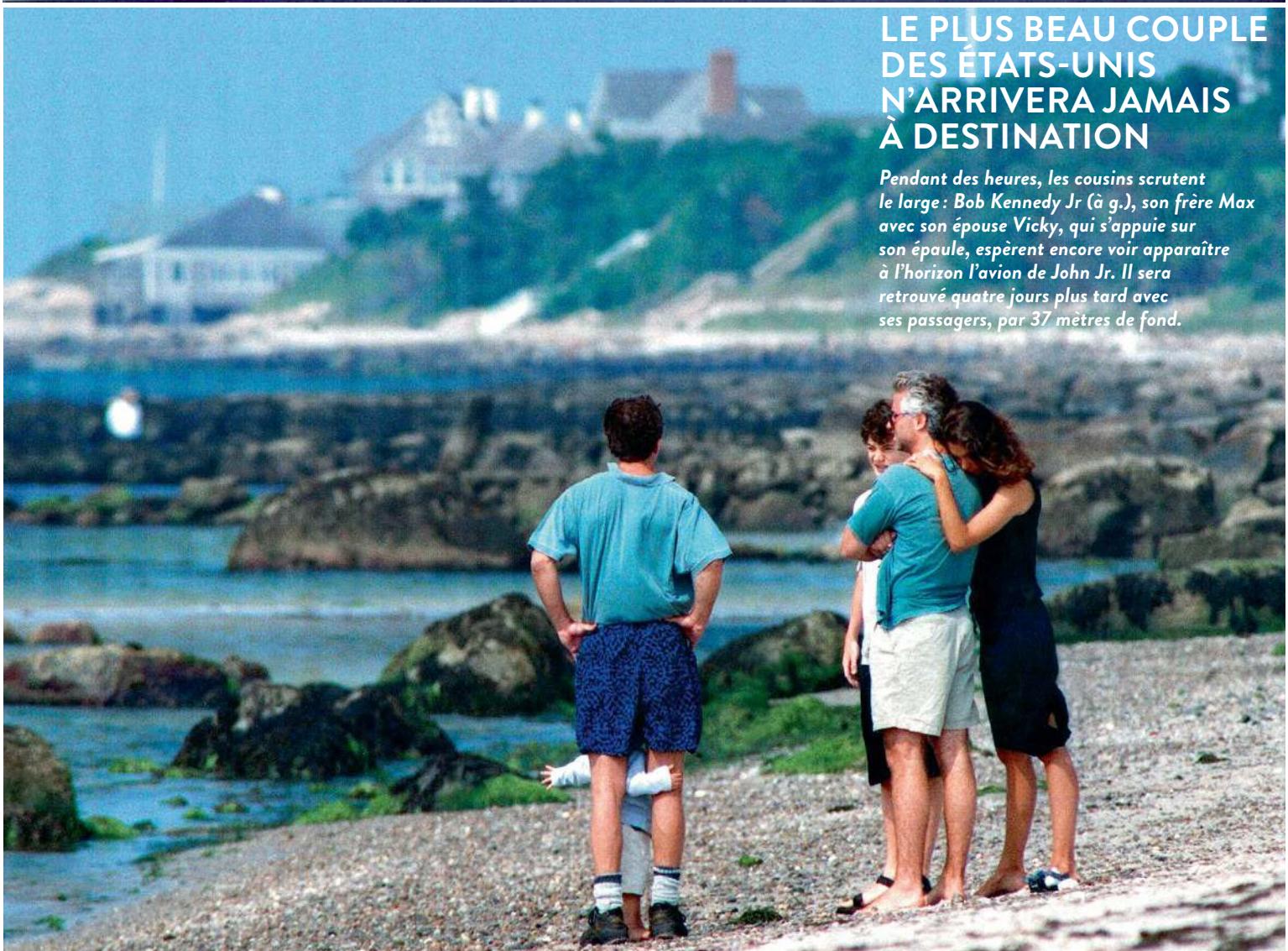
Qui n'aimerait pas le sport et la mer ne saurait être un(e) Kennedy. Mais la nouvelle recrue de la famille a le pied marin. En 1997, avec John sur le voilier de l'oncle Ted, elle est à l'aise comme dans son salon.

Le 16 juillet 1999, en se rendant au mariage de Rory Kennedy avec à son bord Carolyn et sa belle-sœur, Lauren Bessette, John Jr est surpris par la nuit. Il ne sait pas piloter dans l'obscurité. L'avion, un Piper Saratoga – ici quelques mois avant l'accident – s'abîme au large de Martha's Vineyard.



LE PLUS BEAU COUPLE DES ÉTATS-UNIS N'ARRIVERA JAMAIS À DESTINATION

Pendant des heures, les cousins scrutent le large : Bob Kennedy Jr (à g.), son frère Max avec son épouse Vicki, qui s'appuie sur son épaule, espèrent encore voir apparaître à l'horizon l'avion de John Jr. Il sera retrouvé quatre jours plus tard avec ses passagers, par 37 mètres de fond.



CAROLYN A ÉLIMINÉ TOUTES SES RIVALES

PAR KATHERINE PANCOL

C'est fait: le célibataire le plus sexy, le plus romantique, le plus mythique des États-Unis s'est marié. J'ai nommé John Fitzgerald Kennedy Jr, alias « Beau Morceau » (c'est comme ça que l'appelle la presse américaine tellement il est, apportez-moi le dictionnaire des synonymes, beau, séduisant, magnétique, irrésistible, craquant, célèbre et... riche!).

Il va falloir se faire une raison: le petit garçon qui saluait la dépouille mortelle de son père dans son manteau bleu roi à col de velours marine, arrachant des sanglots aux femmes les plus endurcies, s'est rangé. À 35 ans. Avec qui, s'il vous plaît? Qui est celle qui a osé confisquer le rêve de millions d'Américaines hors d'haleine, en mettant la main sur le prince charmant? Carolyn Bessette, 28 ans, attachée de presse du couturier Calvin Klein. Carolyn qui? Qu'a-t-elle de si spécial, cette grande blonde amazone de prince charmant? Tout et un petit supplément d'âme en plus. Un mètre quatre-vingt (sans talons), 55 kilos, une blonde-blonde avec des cheveux longs qu'elle laisse pendre façon Bardot ou noue négligemment en un chignon aristocrate version Grace Kelly, un corps parfait, une grande bouche pleine de dents blanches bien alignées, un teint de porcelaine, de grands yeux bleus, un maintien de reine mère patinée, une distance princière, plus un je-ne-sais-quoi de décontracté, de facile dans l'allure comme si de décrocher le plus beau parti d'Amérique avait été un jeu d'enfant.

Comme si, fatiguée par ses assiduités, elle avait fini par lui dire: « Bon, d'accord, John, si tu insistes tant, je t'épouse... » Menteuse, va! Ça n'a pas dû être aussi facile que ça! Et elle a dû en avoir des battements de cœur avant de dire « oui », en longue robe blanche! [...]

Carolyn a, l'air de rien, éliminé toutes ses rivales les unes après les autres et décroché la première place. En alternant indifférence et coups de sang, froideur et tendresse, portes qui claquent et scènes torrides (la première photo qu'on eut d'elle était celle de son postérieur en string!). Elle sut, par exemple, lui faire une vraie scène, en plein jour, en plein Central Park. Une violente querelle d'amoureux qui fut filmée, photographiée, exposée dans tous les journaux à scandale du monde. Une scène qui laissait John Fitzgerald Kennedy Jr écroulé sur le trottoir, en train de sangloter pendant qu'elle s'éloignait, royale, en tenant la laisse de leur chien. L'Amérique découvrit son héritier en larmes, à la merci d'une femme. Et en conçut une véritable admiration pour celle qui avait osé lui tenir tête et le transformer en amoureux transi. C'est peu après qu'il lui proposa de l'épouser. Elle ne répondit pas et fit la moue tout en regagnant leur loft commun à Tribeca et en affinant sa stratégie. Un pas en avant, un pas en arrière. Être toujours là en lui faisant croire qu'elle pouvait s'éclipser sans façon. Lui tenir la dragée haute tout en ne le quittant pas de l'œil. Carolyn avait compris comment retenir le séducteur.

« Je veux bien porter le nom des Kennedy, mais il viendra après le mien. Et avec un tiret! »

Depuis qu'elle est toute petite, elle est habituée à être « spéciale ». Fille d'un médecin fortuné, elle a grandi dans une banlieue très riche et très chic du Connecticut. « Elle a toujours eu tout ce qu'elle voulait,

explique une de ses amies d'enfance. On peut même dire qu'elle a été gâtée pourrie. Elle appartient à cette haute société américaine qui fait penser à l'aristocratie européenne. Elle est aussi à l'aise en robe du soir qu'en jean, aussi belle sophistiquée que naturelle. » Au lycée, elle est consacrée la « personne la plus belle de sa promotion », et sa photo occupe une pleine page du Bottin de l'école. À l'université, elle impressionne autant par son intelligence que par le nombre de soupirants qu'elle traîne dans son sillage. « Elle rendait tous les hommes fous et collectionnait les demandes en mariage, mais elle a toujours su ce qu'elle voulait et plaçait la barre très haut. »

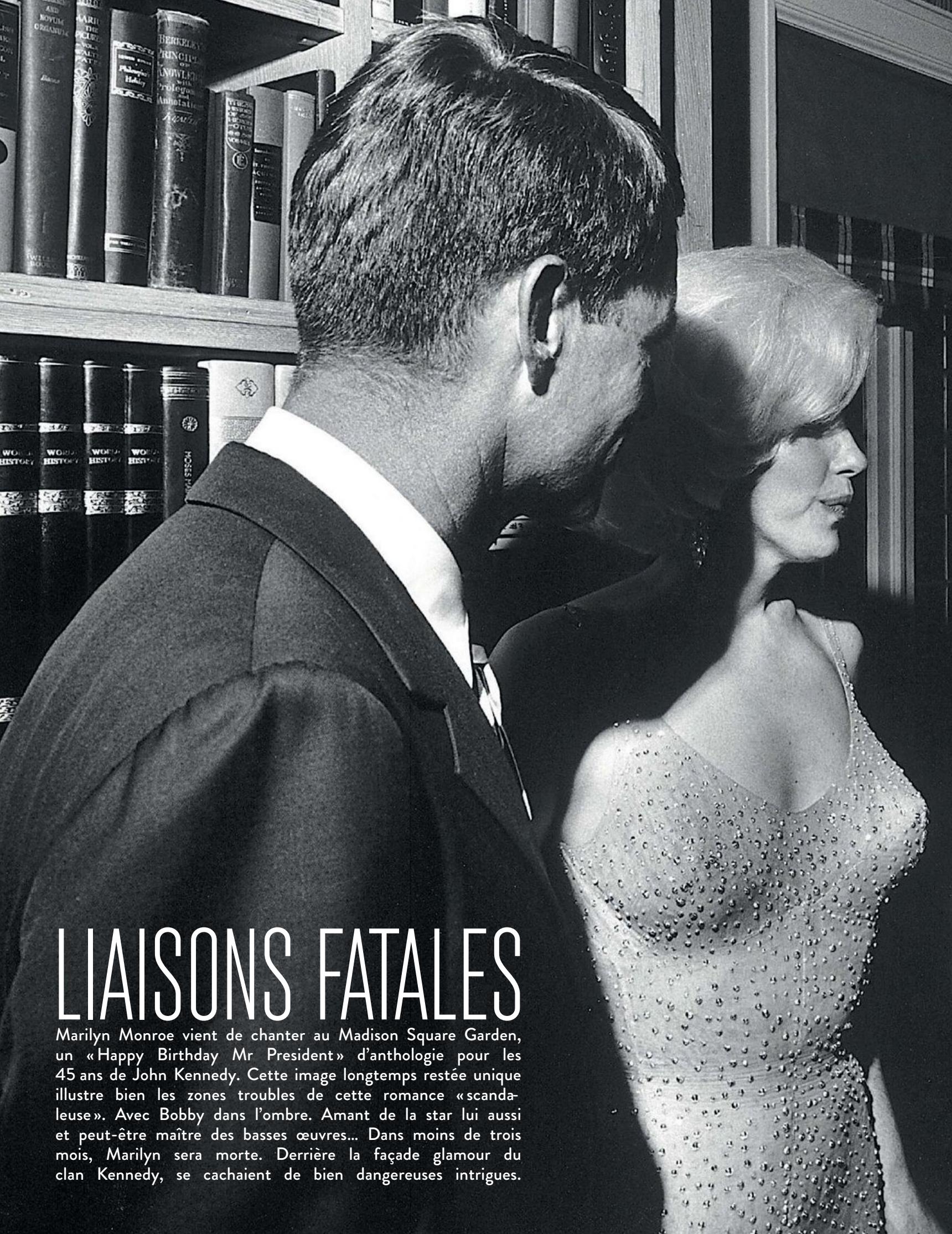
Elle hésite un moment entre la carrière d'enseignante et celle de mannequin, mais trouve cette dernière occupation trop vaine. Elle fait quelques photos et se lasse. Elle n'a pas le temps de s'interroger sur son avenir professionnel qu'elle est engagée comme attachée de presse d'une chaîne de restaurants et de boîtes de nuit. Elle se montre efficace et exquise, fréquente des princes arabes qui lui offrent des puits de pétrole contre un « oui » conjugal. Elle refuse. Elle sait ce qu'elle veut: être une altesse dans son propre pays. « Elle a une volonté de fer et ne se laisse jamais aller. Elle contrôle tout, et son destin en premier », témoigne un ami proche. [...]

Elle rencontre John Kennedy en 1994 alors qu'il est toujours avec Daryl Hannah. Certains disent qu'ils ont fait connaissance chez le couturier, d'autres en faisant du jogging. Quoi qu'il en soit, Carolyn décide que John sera l'homme de sa vie et met en place sa stratégie de conquête.

Elle accepte de le voir en cachette au début, puis évincé la blonde sirène avec habileté et douceur. « John est fasciné par les actrices et Hollywood, confie-t-elle à une amie, mais je l'ai prévenu: si tu veux que notre histoire dure, tiens-toi éloigné de ce milieu-là! » Et il obéit. Il est subjugué par cette fille qui ne se laisse pas marcher sur les pieds, qui n'est pas un bénoui-oui et qui sait lui tenir tête. Ébloui par son allure hau-taine, son visage tout en saillies, sa volonté de fer.

Elle lui rappelle sa mère. John a toujours vécu sous la coupe de fortes femmes: sa mère et sa sœur. Carolyn l'a pressenti. « Il sait que Jackie aurait approuvé notre histoire et l'aurait encouragée, avoue-t-elle. J'ai reçu une excellente éducation, je viens d'une famille respectable et respectée, je ne suis pas une starlette qu'on vend comme un paquet de corn flakes. » Lorsque John la présente au clan Kennedy à Hyannis Port, elle est non seulement acceptée par tous, mais Caroline, la grande sœur, approuve. Avec une femme comme ça, il pourra faire son chemin en politique ou en affaires. Cette Carolyn est un atout, murmure la grande sœur à l'oreille de son frère. Que pouvait-il faire d'autre alors que de s'incliner et de l'épouser? Ce qui fut fait, dans la plus stricte intimité. Sur l'acte de mariage, Carolyn Bessette signa de son nouveau nom: Carolyn Bessette-Kennedy. « Je veux continuer à porter mon nom, déclara-t-elle. Je veux bien porter celui de Kennedy, mais il viendra après le mien et avec un tiret! » L'employée aux écritures la regarda, médusée. « Elle était en train d'épouser le célibataire le plus connu du monde, celui qui portait un nom aussi célèbre et elle demandait à conserver son nom de jeune fille! » Elle n'en revenait pas.

Mais si Carolyn a gagné la première manche, il va lui falloir rester aussi habile et forte pour garder son prince charmant dans les liens du mariage et ne pas connaître à son tour l'infortune conjugale que connaît feu sa belle-mère, ou les autres femmes du clan Kennedy. Mais ceci est une autre histoire... ■



LIAISONS FATALES

Marilyn Monroe vient de chanter au Madison Square Garden, un «Happy Birthday Mr President» d'anthologie pour les 45 ans de John Kennedy. Cette image longtemps restée unique illustre bien les zones troubles de cette romance «scandaleuse». Avec Bobby dans l'ombre. Amant de la star lui aussi et peut-être maître des basses œuvres... Dans moins de trois mois, Marilyn sera morte. Derrière la façade glamour du clan Kennedy, se cachaient de bien dangereuses intrigues.



MARILYN, JFK ET BOBBY: UNE PASSION DEVENUE ENCOMBRANTE

19 mai 1962. À l'« after party » organisée chez l'avocat Arthur Krim après la soirée d'anniversaire de JFK au Madison Square Garden de New York. Cette photo fut longtemps la seule où la vedette et le président apparaissaient ensemble. À leur gauche, Bob Kennedy. Marilyn ne reverra plus JFK. Onze semaines plus tard, elle succombe à une overdose.

Photo CECIL W. STOUGHTON



LA PHOTO QUI AVAIT ÉCHAPPÉ AU FBI RETROUVÉE PAR PARIS MATCH

Ce panorama est constitué de deux images assemblées. La raison pour laquelle le FBI les a laissées à la disposition de l'organisatrice de la soirée, Mathilde Krim. Consigne leur avait été donnée de confisquer celles où Marilyn et JFK étaient ensemble, sur une même photo. Comme ce n'était pas le cas... Ce n'est qu'en 2001 que Mathilde Krim avait accepté de nous montrer ce(s) cliché(s), pris le 19 mai 1962 sur lequel on reconnaît, devant le paravent, Maria Callas de profil. Trois places plus loin Ethel, la femme de Bob Kennedy et Pat Lawford, une des sœurs du président en robe noire à bretelles.. Tous observent la chanteuse Diahann Carroll. À droite, l'acteur Peter Lawford, beau-frère du président, se frotte les yeux. Marilyn a choisi une place en vis-à-vis de JFK.





L'instant du célèbre « Happy Birthday Mr President ». Marilyn, dans une robe qui deviendra iconique, créée par le couturier français Jean Louis, chante pour JFK.



L'INCROYABLE HYPOTHÈSE : MARILYN ASSASSINÉE

INTERVIEW ROMAIN CLERGEAT

Paris Match. Il existe plusieurs dizaines de livres sur le mystère de la mort de Marilyn Monroe, pourquoi avoir ajouté le vôtre à ceux qui ont exploré, semble-t-il, toutes les hypothèses autour de son décès ?

Don Wolfe. L'idée du livre s'est imposée à moi lorsque j'ai rencontré Norman Jefferies, l'homme à tout faire de Marilyn, présent le soir de sa mort. Il faisait partie de ceux qui, avec Eunice Murray, la gouvernante de Marilyn, le Dr Engelberg, son médecin, et le Dr Greenson, son psychiatre, ont maquillé la mort de la star. D'où son silence. Lorsque je l'ai rencontré, il était mourant, un cancer en phase terminale, et il avait visiblement le désir de se débarrasser d'un poids énorme. Après ce qu'il m'a révélé, j'ai tenté de remonter la pelote. Cela m'a pris sept ans.

Quelles sont, selon vous, les aberrations contenues dans le rapport d'autopsie pratiquée sur le corps de Marilyn ?

Ce qui me convainc qu'elle a été assassinée, c'est le rapport toxicologique que j'ai étudié avec plusieurs spécialistes. Elle avait 4,5 mg de pentobarbital dans le sang et 8 mg d'hydrate de chloral. De quoi tuer 15 à 26 personnes ! Il est impossible pour un être humain d'absorber une telle quantité. Il ne reste donc que l'injection par intraveineuse. Or Marilyn Monroe ne se faisait jamais de piqûres elle-même. Seule une personne extérieure a pu lui injecter cette dose massive de barbituriques.

Comment expliquer qu'au cours de l'autopsie on n'ait trouvé aucune trace de piqûre sur son corps ?

Comme rien dans le rapport de police

n'indiquait qu'il y avait eu une injection, ils ont procédé immédiatement à l'autopsie. D'ordinaire, on recherche ce genre de marque avant. Le Dr Noguchi, assistant légiste présent lors de l'autopsie, a expliqué dans son livre qu'il était très difficile de trouver une marque de piqûre. Mais l'absence de trace ne signifie pas pour autant qu'elle n'existe pas.

Plusieurs éléments de l'autopsie ont disparu. Pour quelles raisons ?

Personne ne le sait vraiment, mais tout le monde soupçonne le coroner Curphey, très lié avec le milieu politique de Los Angeles, de les avoir fait disparaître.

Je suis devenu très ami avec Jack Clemons, le premier officier de police arrivé sur les lieux. Lorsqu'il est entré dans la chambre de Marilyn Monroe, il a interrogé son médecin, le Dr Engelberg, qui semblait abattu et silencieux, pour savoir s'il était fréquent qu'elle s'injecte des produits par voie intraveineuse. Comme ce n'était pas le cas, mais qu'il avait visiblement affaire à une mort par barbituriques, il a cherché le verre qui aurait dû servir à l'absorption. Il n'y en avait pas. Ni dans la chambre ni même dans la salle de bains.

Cependant, sur une photo prise par la police, on peut voir un verre au pied du lit. Est-ce la police qui l'a placé là ? Il y a également la disparition du carnet rouge, le journal intime de Marilyn, dans lequel elle consignait tout. Des témoins de bonne source ont vu ce journal. Il y était question de l'assassinat de Castro, des essais d'une bombe à hydrogène – dont personne n'avait entendu parler à l'époque –, des liens des Kennedy avec la Mafia...

En outre, le dimanche matin, un journaliste est allé réclamer auprès de la com-

pagnie du téléphone la liste des appels donnés par Marilyn lors de ce week-end. On lui a répondu que des individus "en costume gris" l'avaient déjà confisquée.

Comment expliquez-vous que six personnes différentes – l'acteur Peter Lawford, la gouvernante Eunice Murray, les Dr Greenson et Engelberg, Pat Newcomb, l'attachée de presse, et Milton Rudin, l'avocat, tous des proches de Marilyn –, réunies chez elle avant l'arrivée de la police, se soient entendues pour monter cette histoire si mal ficelée de suicide aux barbituriques ?

À aucun moment, la police n'a procédé à une enquête officielle. Du coup, aucun témoin clé n'a eu à faire de déclaration sous serment. Chacun a pu dire ce qu'il voulait, sans grand risque puisqu'il n'était entendu qu'à titre "informatif". Que ces témoins aient élaboré la thèse du suicide paraissait plausible. Dans le passé, Marilyn avait quatre fois, au moins, attenté à ses jours. Mais chacun des participants de ce "complot" avait sa propre motivation. Pat Newcomb, Rudin et Lawford [le clan Kennedy] couvraient les Kennedy.

Comment Marilyn et John Kennedy se sont-ils rencontrés ?

Je pense qu'ils se sont connus dès 1946. John Kennedy fréquentait déjà le milieu hollywoodien. John ne considérait Marilyn que comme un trophée destiné à enrichir une collection déjà bien fournie. Pourtant, il y a eu entre eux – pendant dix ans et peut-être plus – une relation bien particulière. Celle qu'il entretint avec Marilyn résista à la séparation physique, au mariage et aux multiples obstacles dressés par leur vie respective. On les voyait souvent *Suite page 70*

au Holiday Inn de Malibu ou au Fontainebleau de Miami.

Depuis leur première rencontre, ils n'ont jamais cessé de rester en contact. Marilyn l'appelait "le grand coquin". Lui passait son temps à lui raconter des blagues salaces, à la pincer, à la peloter. Après l'élection, elle prit l'habitude de dire "Prez" lorsqu'elle parlait de Kennedy. Bien sûr, il lui fallut ruser avec les services secrets et les journalistes qui entouraient désormais le président.

Elle s'affublait d'une perruque brune et de grosses lunettes de soleil. Armée d'un bloc, elle se faisait passer pour une secrétaire lorsqu'elle allait le retrouver à bord de l'Air Force One. Pour le joindre par téléphone à la Maison-Blanche, elle passait par Kenny O'Donnell, la secrétaire particulière du président sous le nom de code de "Miss Green". Ces subterfuges durèrent jusqu'à cette soirée où elle a chanté "Happy Birthday Mr. President". Ce sera la dernière fois qu'ils se verront.

Marilyn était-elle sincèrement convaincue que John Kennedy allait un jour quitter sa femme pour elle ?

Jusqu'à l'annonce de sa candidature, elle y croyait vraiment. Ce fut un choc pour elle car elle comprenait que ses espoirs s'évanouissaient définitivement. Elle a d'ailleurs fait une dépression nerveuse. Mais elle pensait tout de même qu'après la présidence leur couple aurait un avenir. Ils avaient d'ailleurs plusieurs points communs. John avait été élevé davantage par des nurses que par ses parents ; elle était orpheline de père. Ensemble, ils comblaient le manque affectif de leur enfance. Tous deux avaient créé une image pour masquer leur mal-être et cela les rapprochait beaucoup.

Vous affirmez que Marilyn et Bobby Kennedy ont également eu une liaison. Sur quoi repose cette certitude ?

Leur romance a commencé à l'automne 1961. Dans une lettre au poète Norman Roston, Marilyn parle de cette soirée où ils ont flirté ensemble. Lorsqu'elle est devenue un problème pour les Kennedy, c'est Bobby qui a été chargé de le résoudre. De fait, il a été amené à la voir plus souvent et tout semble indiquer qu'elle a tenté de le séduire pour le neutraliser.

Il n'existe aucune preuve de leur relation, mais des proches l'ont implicitement confirmée. De toute façon, le lien entre Marilyn et John était capital pour elle, car elle souffrait de cette image de blonde idiote. Fréquenter l'homme le plus puissant du monde était, en quelque sorte, la reconnaissance de son intelligence. La preuve la plus tangible reste le témoignage de John Miner, l'assistant du district attorney, qui a interrogé le Dr

Greenson, le psychiatre de Marilyn. Greenson lui a fait écouter des conversations qu'il avait eues avec elle et dans lesquelles elle parlait très clairement de ses relations sexuelles avec Bobby Kennedy.

Vous affirmez que Robert Kennedy était à Los Angeles le jour de la mort de Marilyn et qu'il l'a rencontrée l'après-midi même. Sur quoi vous fondez-vous ?

Au cours du show de la BBC "Say Goodbye to the President" en 1985, Mrs Murray l'a affirmé. Elle a déclaré qu'il y avait eu une violente dispute entre eux. C'était le premier témoin important à faire cette révélation. La parution du livre de Daryl Gates, alors responsable du LAPD [la police de Los Angeles], l'a confirmé. Puis, il y eut Fred Otash, le détective privé, qui a reconnu avoir posé des micros dans la maison de Marilyn. Il a entendu la dispute entre Marilyn et Bobby. Dans le "Los Angeles Times" en 1985, il en a fait le récit. Dans la chambre de Marilyn, Bobby hurlait : "Où est-il ? Où l'as-tu mis ? Il me le faut !" Il parlait sans doute du carnet rouge.

Que s'est-il dit d'autre ?

Fred Otash, qui a écouté les bandes, prétend que cela ressemblait à une ultime tentative de conciliation. Très vite, le ton est monté. Bobby disait : "Tu auras tout l'argent que tu veux, notre famille s'occupera de toi", et Marilyn répondait : "J'ai l'impression d'être utilisée, traitée comme de la viande."

Que s'est-il passé ensuite ?

Ceci est l'histoire telle que Norman Jefferies me l'a racontée. Le samedi matin 4 août 1962, Jefferies travaillait dans la cuisine. Marilyn s'est levée vers 9 heures. Elle

« Après l'élection, elle prit l'habitude de dire "Prez" lorsqu'elle parlait de Kennedy. Bien sûr, il lui fallut ruser avec les services secrets et les journalistes »

avait l'air préoccupé. Elle s'est ensuite disputée avec Pat Newcomb, son attachée de presse, qui prenait parti en faveur des Kennedy. Marilyn l'a aussitôt renvoyée. Norman rangeait ses outils dans son coffre lorsque Mrs Murray lui a annoncé qu'elle venait d'être licenciée à son tour, comme lui-même. Ils devaient déguerpir avant le soir.

Ils étaient en train de faire leurs paquets lorsque Bobby Kennedy est arrivé avec Peter Lawford dans l'après-midi et leur a demandé d'aller acheter des Coca au supermarché. À leur retour, une heure plus tard, Marilyn paraissait hystérique. Ils ont appelé le Dr Greenson car elle était devenue incontrôlable. Greenson est arrivé vers 16h30. Marilyn criait et pleurait. Au bout d'une heure, il a réussi à la calmer. Il est reparti vers 19 heures, après avoir demandé à Mrs Murray et à Norman Jefferies de rester auprès d'elle et de ne pas tenir compte de ce qu'elle leur avait dit dans la matinée.

Marilyn se reposait dans sa chambre lorsque Joe Di Maggio Jr l'a appelée vers 19h30. Elle semblait apaisée. Elle est restée dans sa chambre toute la soirée et a reçu un appel vers 22 heures qu'elle a interrompu brusquement.

Norman Jefferies regardait une émission de télévision dans la chambre de Mrs Murray lorsque Bobby Kennedy est venu frapper à la porte et leur a demandé d'aller faire un tour. Il était accompagné de deux hommes de l'Intelligence Service de la police de Los Angeles. Norman et Mrs Murray sont allés patienter chez des voisins en face de l'hacienda de Marilyn, d'où ils pouvaient voir si la voiture des trois hommes était encore là.

Une demi-heure après, la voiture avait disparu. Lorsqu'ils sont revenus, la porte du "guest cottage" était ouverte, la lumière était allumée et Marilyn était étendue, inconsciente. D'après Norman, elle était déjà morte. Mrs Murray a aussitôt appelé le Dr Greenson, qui a demandé que l'on convoque immédiatement le Dr Engelberg.

Comment un secret aussi énorme, finalement partagé par tant de gens, peut-il être gardé sous silence pendant trente ans ?

Il y a encore des témoins clés vivants tels que le Dr Engelberg ou Pat Newcomb, mais ils ont peur et ne veulent pas remuer le passé. Je pense qu'on finira par connaître la vérité, notamment lorsque les papiers du Dr Greenson seront rendus publics en 2003. Mais c'est une histoire très complexe qui court sur toutes les années 1960. J'ai appris, par exemple, qu'un des hommes des services secrets du L.A.P.D., qui était avec Bobby cette nuit-là, était également présent le soir de l'assassinat de Bobby Kennedy à l'hôtel Ambassador. Six ans plus tard. ■

Interview Romain Clergeat



5 août 1962. Le corps de l'actrice est évacué de son domicile de Los Angeles.
Elle a été trouvée morte pendant la nuit.



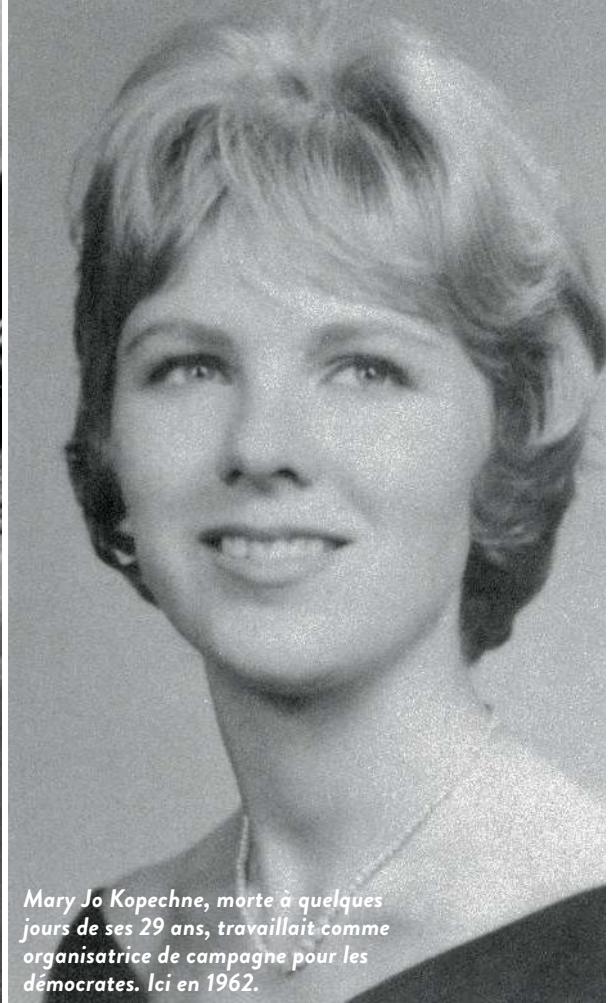
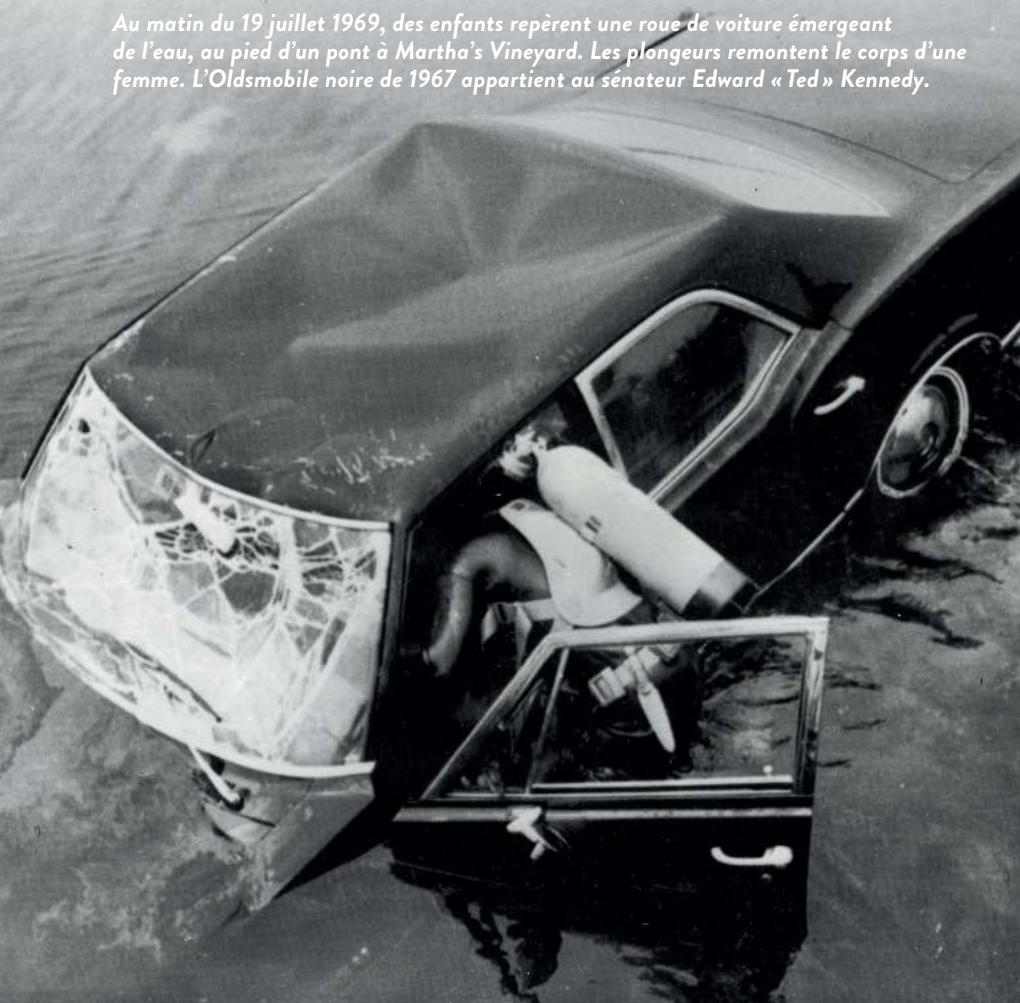
Ethel et Bobby quittent Jackie dans son nouveau domicile du quartier de Georgetown, à Washington, où ils l'ont aidée à s'installer, le 6 décembre 1963, deux semaines après la tragédie de Dallas.

JACKIE ET BOBBY. SECRET STORY...

La veuve et le frère de JFK examinent les plans de la future bibliothèque à son nom, en 1964. La tragédie les a rapprochés. À la détresse qui les soude succède bientôt la tendresse. Leur romance secrète durera jusqu'à la mort de Bobby.



Au matin du 19 juillet 1969, des enfants repèrent une roue de voiture émergeant de l'eau, au pied d'un pont à Martha's Vineyard. Les plongeurs remontent le corps d'une femme. L'Oldsmobile noire de 1967 appartient au sénateur Edward « Ted » Kennedy.



Mary Jo Kopechne, morte à quelques jours de ses 29 ans, travaillait comme organisatrice de campagne pour les démocrates. Ici en 1962.



Ted quitte l'église St. Vincent avec Joan après la messe funéraire de Mary Jo Kopechne. Il plaidera coupable pour avoir quitté le lieu de l'accident sans alerter les secours et écopera de deux mois de prison avec sursis.



LA DISPARITION TRAGIQUE
DE SA MAÎTRESSE STOPPE LES
AMBITIONS POLITIQUES
DE TED ET MET À BAS SON COUPLE
AVEC JOAN

Dans la tourmente qui suit l'accident de Chappaquiddick, Joan reste aux côtés de son époux. Elle l'accompagne aux obsèques de Mary Jo Kopechne et au procès. Le drame est pourtant pour elle une humiliation cinglante, qui révèle au grand jour les infidélités de Ted. Séparé en 1978, le couple divorcera officiellement en 1982.



JACKIE ET LEE DEUX SŒURS RIVALES

Deux destins entrelacés dans le glamour et la rivalité. Élevées comme des princesses, les filles de « Black Jack » Bouvier se destinent à un avenir royal. Solaire, Jackie fait de l'ombre à la pétillante Lee. Adulte, elle lui vole la vedette, malgré elle. Sa sœur compense en multipliant les conquêtes. L'aînée deviendra First Lady. La cadette épousera un prince européen et deviendra un symbole de la frivolité chic des 60's. La compétition atteint son paroxysme lorsqu'elles se disputent les faveurs d'Onassis, le milliardaire grec. Plus rien ne sera comme avant. Les deux sœurs s'aiment toujours mais la jalousie a gagné.

COMPlices dans la dolce vita, mais c'est l'aînée qui capte la lumière

En vacances en Italie, à Ravello, en 1962, Jackie fait son courrier assise par terre en bavardant avec sa sœur. Lee est mariée à un prince polonais, Stanislas Radziwill, qu'on aperçoit en arrière-plan. Jackie, elle, est tout simplement la première dame des États-Unis.

Photo BENO GRAZIANI



UNE EXISTENCE DORÉE BÂTIE DÈS L'ENFANCE DONT LE SECOND RÔLE EST DÉVOLU À LEE

Filles du riche agent de change de Wall Street John Bouvier, les deux sœurs sont avant tout le projet de réussite de leur mère Janet, qui leur donne une éducation d'élite dans les meilleures institutions de la côte est. En 1950, Jackie a 21 ans, Lee (debout) en a 17.





1. Au sommet du chic, sur le port d'Amalfi en août 1962.
2. Le 10 août 1963, Lee et John Kennedy quittent l'hôpital militaire d'Otis (Massachusetts), où Jackie est hospitalisée. Son fils Patrick, né le 7 août, n'a survécu que deux jours.
3. Lee et Aristote Onassis lors d'une réception à l'hôtel Hilton d'Athènes, en septembre 1963.
4. Dans les jardins de la Maison-Blanche avec Tina, la fille de Lee, et Clipper, le chien des Kennedy, en 1963.



LEE APPRENANT LE MARIAGE DE SA SŒUR AVEC ONASSIS: « COMMENT A-T-ELLE PU ME FAIRE ÇA ? »

PAR ROMAIN CLERGEAT

T ruman Capote disait d'elle qu'elle était trop belle pour être la femme d'un seul homme. À 68 ans, après trois mariages et quelques aventures, Lee Radziwill est toujours d'une distinction à faire tourner les têtes. Au Carlyle Hotel, où, ironie de l'histoire, JFK donnait ses rendez-vous à Marilyn Monroe, l'entrée de Lee Radziwill reste un grand moment. Dans ce lieu où la gentry de l'Upper East Side a ses marques, on est habitué au raffinement. Pourtant, lorsque Lee Radziwill paraît, toutes les femmes donnent l'impression d'avoir fait une faute de goût que nul n'aurait remarquée sans la présence de la sœur de Jackie Kennedy. Petit oiseau frêle, fine comme ses cigarettes (« Ce sont des Vogue, des françaises, même s'il n'y a que des Américaines pour en fumer », dit-elle), Lee Radziwill s'exprime avec la lenteur des gens qui ont toute leur vie pris leur temps. La silhouette pourrait être celle de n'importe quelle femme élégante s'il n'y avait ce sourire, avec cette lèvre supérieure qui forme un ovale, signe distinctif des Bouvier. Difficile alors de ne pas voir derrière le visage de Lee Radziwill celui de sa sœur, Jacqueline, celle que l'Amérique continue d'appeler, sept ans après sa mort, Jackie.

« C'était la préférée de mon père. Il l'a d'ailleurs plus ou moins appelée comme lui (John Bouvier, surnommé "Black Jack" car c'était un joueur invétéré). Comme lui, Jackie adorait l'équitation. Mais nous n'avons jamais été rivales et je n'ai jamais souffert de cette préférence. » Dès leur enfance, leur père, alcoolique et qui divorcera très tôt de leur mère, a rêvé d'un destin extraordinaire pour ses filles. Il leur offre les meilleures écoles, les plus belles robes. Lee est d'une beauté à tomber. C'est pourtant Jackie, sans doute plus déterminée, qui capte l'attention des garçons et notamment celle de John F. Kennedy, alors jeune sénateur de 35 ans. Elle l'épouse en 1953. Les deux sœurs s'adorent, mais elles sentent qu'elles s'aimeraient encore plus si elles ne vivaient pas sur le même continent. Lee part vivre à Londres. Elle se marie avec Michael Canfield, dont elle divorcera au bout de quatre ans. Comme toutes les petites filles, elle s'est rêvée en princesse. Son voeu sera exaucé lorsqu'elle épouse Stanislas Radziwill, un prince polonais milliardaire. Les deux sœurs voulaient un destin extraordinaire, il ira au-delà de toutes leurs espérances.

Jackie dépoussière le rôle de First Lady et Lee Radziwill fait de sa demeure londonienne de Buckingham l'un des endroits les plus courus de la haute société anglaise. Le rêve de leur père s'est réalisé : Jackie est devenue « reine d'Amérique » et Lee, princesse londonienne. Sans tout de suite le réaliser, l'Amérique vient de se doter sinon d'une monarchie en

tout cas d'une famille royale. « Ce fut une période extraordinaire. Nous avons eu la possibilité de rencontrer les gens les plus merveilleux du monde. La seule contrepartie fut d'avoir à abandonner notre vie privée, mais ce n'était rien au regard de ce que nous avons connu. »

Bien que vivant en Europe, Lee Radziwill est de tous les voyages présidentiels

Lorsqu'on s'attarde sur les photos de cette époque, on a l'impression de regarder une de ces publicités pour une luxueuse marque de montres. Les femmes sont belles, les hommes mûrs mais terriblement séduisants, l'extrême sophistication paraît le comble du naturel. Et lorsqu'on s'étonne de voir le président Kennedy aussi détendu, comme si la guerre froide ou le Vietnam n'existaient pas, Lee Radziwill tempère cette impression. « John Kennedy avait plusieurs qualités. Un charme invraisemblable, bien sûr, mais aussi une faculté à tout rendre léger et facile. Il ne parlait jamais de lui mais s'intéressait très sincèrement aux gens avec qui il était. Pourtant, à aucun moment vous ne pouviez oublier qu'il était président des États-Unis. Il avait cette faculté de cloisonner ses activités et ne parlait jamais, jamais de ses problèmes politiques en famille. » On n'en a rien su à l'époque, mais les infidélités de John sont aujourd'hui avérées. Lorsqu'on lui demande si elle en parlait avec sa sœur, le regard de ses yeux noirs devient plus acré, sa voix se fait plus dure : « John Kennedy était complètement et totalement dédié à sa famille. Elle passait avant tout. » Terminant ses mots dans un sourire comme pour redonner à l'entretien la grâce qu'il n'aurait jamais dû quitter et que la vulgarité de ma question lui a un moment fait perdre.

Bien que vivant en Europe, Lee Radziwill est de tous les voyages présidentiels : Berlin, l'Inde, la France, bien sûr, où elle a un temps vécu étudiante, comme sa sœur. C'est Bobby Kennedy qui lui apprendra la mort de JFK en novembre 1963, à Dallas. Elle appelle l'ambassade américaine pour prendre le premier avion et assiste aux funérailles au côté de Jackie. Il y a longtemps que Lee Radziwill a renoncé à avoir sa propre théorie sur l'assassinat (« Who knows because nobody does ? », « Qui sait puisque personne ne sait ? »). Drapée dans sa dignité de femme, Jackie devient alors l'icône de l'Amérique et Lee Radziwill, la « sœur de... », un statut qui sera au fil du temps de plus en plus agaçant.



Le mariage de Jackie avec Aristote Onassis, sur l'île de Skorpios, le 20 octobre 1968. La mélancolie de Caroline (10 ans, à droite) et la boudoirie de John Jr n'ont échappé à personne.

Lee dans son appartement de l'avenue Montaigne, en 2015. Son coup de foudre pour Paris remonte à 1951, elle avait 18 ans et voyageait avec sa sœur.



«Au-delà du choc, nous avons tout de suite compris que plus rien ne serait comme avant. Certains ont alors montré leur vrai visage. Il y a ceux qui n'ont pas pu continuer et d'autres qui ont poursuivi leur chemin parce qu'il le fallait bien.»

Peut-être pour oublier, ou plus simplement parce que l'époque s'y prêtait, Lee Radziwill va vivre ses plus belles années, entre l'Amérique, Londres, la Grèce et la Sardaigne. C'est le temps des fêtes somptueuses, des dîners mondains où se retrouve «la crème de la crème», comme elle le souligne en français. «Ce fut une période extraordinaire. Nous étions entourés des gens les plus brillants dans leur domaine. Andy Warhol. Sa perruque intriguait les enfants, mais il inventait toujours mille jeux et savait se les mettre dans la poche. Il était implacable comme un ordinateur, passait son temps à observer les gens qui l'entouraient et avait un sens du business invraisemblable. Bacon était un ami de mon mari. Il était très intense, passionné mais pas très heureux. Il n'y a qu'à voir sa peinture. Leonard Bernstein avait lui aussi un charisme extraordinaire, un peu à la John Kennedy. Noureev avait une présence animale incroyable et il n'avait pas besoin de danser pour ça. A cette époque, nous essayions tous de donner le meilleur de nous-mêmes et, avec un tel entourage, l'émulation était facile. Je ne vois pas aujourd'hui de personnages qui ont cette dimension.

À la fin des années 1960, Aristote Onassis est riche mais ses manières un peu frustes lui interdisent l'accès du grand monde. Alors, il organise des dîners dans lesquels il invite le gratin de la jet-set, un terme que Lee Radziwill récuse comme si on la comparait à une touriste en congés payés. «Je n'ai jamais fait partie de la jet-set. Je n'allais jamais dans les endroits où ils se retrouvaient.» Au fil des croisières, Lee et Onassis se lient d'une amitié que certains qualifient d'«ambiguë». Son mariage avec Stanislas bat de l'aile, et elle songe à l'avenir. Quant à Onassis, quelle meilleure manière de s'inviter définitivement dans le grand monde qu'en épousant la belle-sœur du président Kennedy. Quelques mois avant l'assassinat de JFK, Jackie perd l'enfant qu'elle attendait. En vacances avec Onassis, Lee part la rejoindre dès qu'elle apprend la nouvelle et lui propose de rentrer en Grèce avec elle. Très vite, Lee comprend qu'entre Onassis et Jackie le courant passe. Un peu trop même. Après Dallas, lorsqu'elle s'aperçoit que Jackie, au bout de quelques mois, a commencé à parler de mariage avec Onassis, Lee appellera Capote en lui disant: «Comment a-t-elle pu me faire ça?» Et Capote s'empressera bien évidemment de le rapporter. Dès lors, les relations entre les deux sœurs ne seront plus jamais les mêmes.

La faculté de sa sœur à choisir, décider, prendre sa vie en main agace Lee, qui ne sait pas vraiment quoi faire de la sienne. Elle a divorcé de Stas

Radziwill et vit dans l'ombre de celle que l'Amérique continue d'adorer, malgré son mariage avec «le Grec». Elle essaie d'être journaliste de mode, anime même un talk-show à la télévision, fait un peu l'actrice, devient décoratrice et tombe un peu dans la boisson. On lui prête plusieurs amants, une vie lascive. Elle rompt même avec un hôtelier de San Francisco, Newton Cope, le jour de son mariage. Ses deux enfants, Anthony et Tina, en pâtissent. À la fin des années 1980, elle épouse le réalisateur Herbert Ross. Dans la bonne société, on a coutume de dire que le premier mariage est d'amour, le deuxième, d'argent, et le troisième, d'amitié. La fête continue encore, mais le champagne pétille moins. Jackie reste «Jackie» et Lee Radziwill, la sœur de... l'ancienne First Lady. Leurs rapports demeurent distants et, à la mort de Jackie, elle essuie un camouflet public lorsque le testament révèle que sa sœur ne lui laisse rien.

«À bonheurs intenses, tragédies plus profondes»

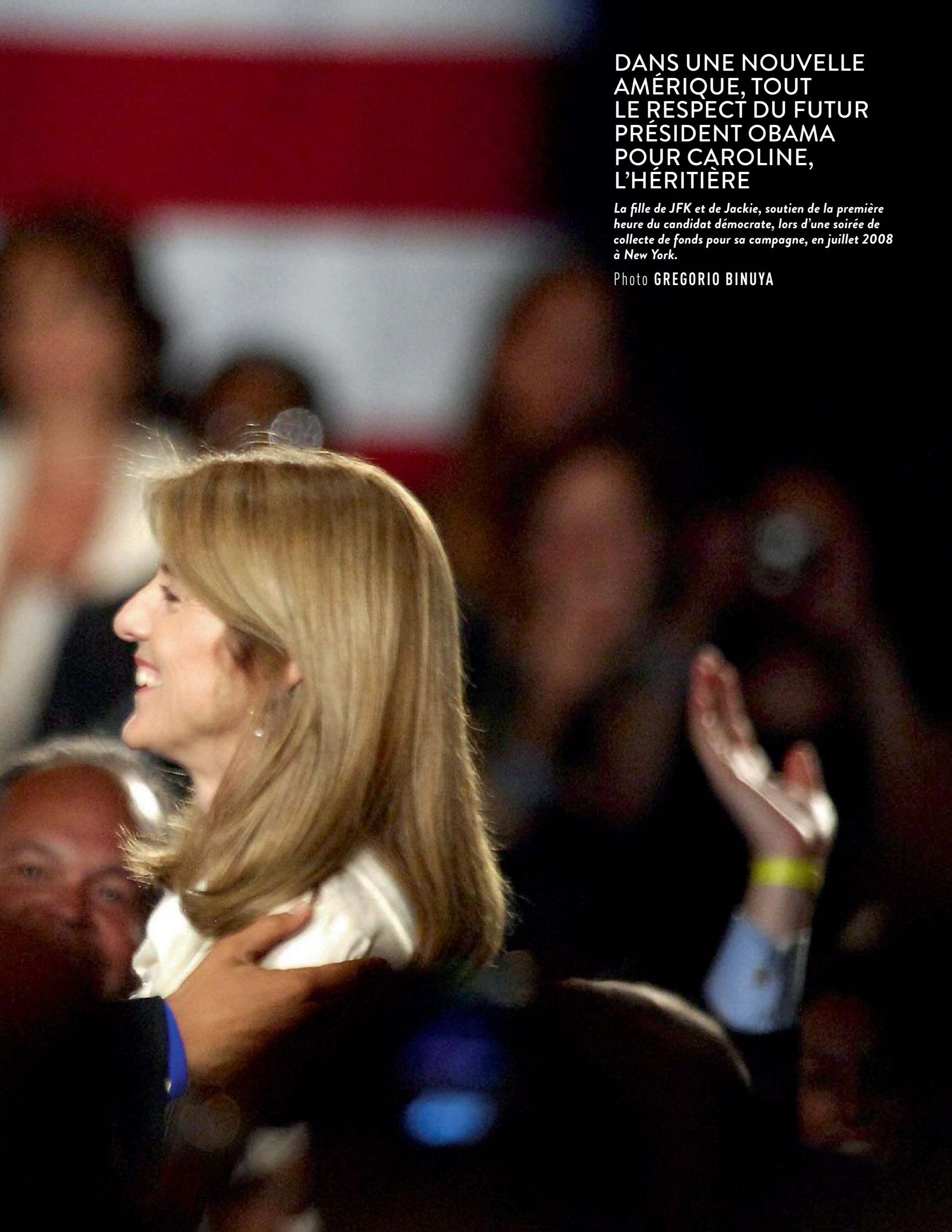
La mort de John Kennedy Jr l'affecte profondément, mais ce n'est rien en comparaison de celle de son fils, quinze jours plus tard, des suites d'un cancer des testicules. «Il n'y a pas plus grande tragédie pour une mère que la mort d'un de ses enfants. Je suis partie me réfugier à Paris et c'est là que j'ai eu l'idée d'écrire ce livre. J'avais besoin de me concentrer sur les moments les plus heureux de mon existence. Dans les années 1960, je savais que je vivais une période extraordinaire, mais seul le temps m'a fait vraiment réaliser à quel point elle était exceptionnelle. On m'a souvent demandé d'écrire ma biographie mais je n'ai jamais voulu, car cela impliquerait trop de gens et je ne le veux pas. C'était le bon moment, et sous cette forme d'album de vacances. Je l'ai aussi fait pour mes petits-enfants. Je n'en ai pas encore mais je ne désespère pas.»

Survivante d'une saga magnifique et tragique, Lee Radziwill comprend aisément, quarante ans après, la fascination du public pour sa famille. «Et le temps ne fait qu'amplifier tout ça. Même si chaque famille traverse des tragédies. Je crois qu'il y a un équilibre dans la vie entre les moments heureux et tristes. Nos instants de bonheur étaient très intenses, peut-être est-ce pourquoi nos tragédies furent si profondes. Cela ne me gêne pas de parler de cette époque. Au contraire. Je m'en nourris. Et j'ai horreur de la nostalgie car elle rend triste. Mais nous étions fous de croire que tout cela allait durer indéfiniment.» ■



LA LÉGENDE ÉTERNELLE

Jamais peut-être la destinée d'une famille ne s'est confondue à ce point avec celle de son pays. Ambition, pouvoir, talent, excès et violence: le cocktail qui a façonné la légende américaine habite d'un bout à l'autre la saga des Kennedy. Mais ce qui caractérise surtout cette lignée de princes politiques, c'est un optimisme à toute épreuve, une marche irrésistible et généreuse vers l'avenir, que les femmes de la dynastie, surtout, ont su incarner, et continuent de perpétuer à travers toutes sortes d'engagements. Leur nom, aujourd'hui, est synonyme de noblesse de cœur.

A photograph of Caroline Kennedy, the daughter of John F. Kennedy, smiling and looking towards the right. She has long, straight blonde hair and is wearing a white top. In the background, there are other people and what appears to be a campaign event or rally.

DANS UNE NOUVELLE
AMÉRIQUE, TOUT
LE RESPECT DU FUTUR
PRÉSIDENT OBAMA
POUR CAROLINE,
L'HÉRITIÈRE

La fille de JFK et de Jackie, soutien de la première heure du candidat démocrate, lors d'une soirée de collecte de fonds pour sa campagne, en juillet 2008 à New York.

Photo GREGORIO BINUYA



CAROLINE INITIE SON FILS, JAKE, À LA POLITIQUE SUR LE TERRAIN

Ambassadrice des États-Unis au Japon de 2013 à 2017, Caroline s'essaie avec son fils au pilage très sportif de la pâte de riz servant à fabriquer les traditionnels gâteaux « mochi ». Au Sendai Nika Senior High School, dans la préfecture de Miyagi, en 2014.





Caroline et ses deux filles Rose et Tatiana (à dr.) lors de la convention démocrate de 2008, à Denver (Colorado). Barack Obama y recevra l'investiture du parti.

Jack Schlossberg lors de la remise du Profile in Courage Award à la légendaire speaker démocrate Nancy Pelosi, à Boston en 2019. Ce prix récompense chaque année une personne ayant fait preuve du courage intègre décrit par JFK dans « Profiles in Courage », prix Pulitzer 1957.

Joe Kennedy III lors d'une commémoration en hommage à son grand-père, Bobby Kennedy, au cimetière national d'Arlington (Virginie), en 2018.





ROBERT JR RÊVE DE FONDRE SUR LA MAISON-BLANCHE EN 2024 ET LA RELÈVE SE PRÉPARE

Avec l'un de ses rapaces, à Cape Cod en 2013. Robert Francis Kennedy Jr, ardent militant écologiste, s'est illustré durant la pandémie du Covid-19 par des positions violemment anti-vaccination. Le fils de Bobby est aujourd'hui candidat à l'investiture démocrate pour la prochaine élection présidentielle.

Photo SÉBASTIEN MICKE

PENDANT DES ANNÉES, CAROLINE N'A PAS TOUCHÉ AU FEU QUI A BRÛLÉ TANT DE KENNEDY

PAR DANIELLE GEORGET

Ce n'est pas un nom qu'elle veut défendre mais un projet. Celui pour lequel son oncle, le sénateur Ted Kennedy, s'est battu toute sa vie. La réforme du système de santé. Quarante-cinq millions d'Américains n'ont pas accès à une couverture sociale. Alors que Ted est en train de livrer sa dernière bataille contre une tumeur maligne au cerveau, Caroline joue contre la montre. Elle veut l'assurer qu'elle sera là, au Sénat, pour reprendre le combat de sa vie. Le siège de Hillary Clinton lui offre une chance inespérée. Il revient au seul gouverneur de l'État, David A. Paterson, de choisir qui l'occuperà jusqu'à la prochaine élection de 2010. Aussitôt déclarée candidate, elle a appelé le maire de Buffalo pour lui demander de lui faire visiter sa circonscription. Parce qu'une habitante de Park Avenue doit d'abord se faire accepter par les riverains du lac Erié au nord de l'État de New York.

En parieurs qui voient un outsider bousculer leurs pronostics, les observateurs en sont restés bouche bée. À 51 ans, Caroline Kennedy n'a rien d'un fauve en politique. Personne ne comptait plus sur elle pour empêcher la saga des Kennedy de sombrer dans les dérives communes aux familles de milliardaires : la première génération a créé la fortune, la deuxième construit l'empire, la troisième, celle à laquelle elle appartient, dilapide le capital.

Pendant des années, Caroline n'a pas touché au feu qui a brûlé tant de Kennedy. Jackie lui répétait que la politique est un marécage où on ne s'avance pas en escarpins. Un peu comme un soda déguisé en alcool, elle a les apparences d'une Kennedy – le sourire, les mâchoires carrées – mais pas la « substantifique moelle », le goût du rêve épice de cynisme, la générosité et l'obsession de la compétition, l'addiction au risque. « Sweet Caroline » est d'abord une mère de famille exemplaire qui a toujours fait passer l'équilibre de ses trois enfants avant ses projets personnels.

Alors qu'elle finissait Radcliffe, Ted Kennedy avait déjà voulu la

faire travailler avec lui, au Sénat. Mais après l'assassinat de leur père et celui de leur oncle, Jackie trouvait que ses enfants avaient assez donné à la politique. Elle avait tout fait pour les soustraire à l'influence du clan. Au point qu'on les accusait, eux les enfants du président, d'être plus des Bouvier que des Kennedy. Presque des traîtres.

Ce siège de New York, depuis lequel Bobby Kennedy s'était élancé dans la course à la Maison-Blanche, en 1968, tendait pourtant les bras à John Jr qui regardait ailleurs, ostensiblement. Quant à Caroline, diplômée de l'école de droit de l'université de Columbia, elle ne serait jamais avocate. Ni même écrivain, sa passion. C'est en travaillant au Metropolitan, le grand musée de New York, qu'elle a rencontré son mari, le designer Ed Schlossberg. Cet intellectuel d'origine juive est tombé comme un cheveu sur la soupe des catholiques irlandais, forts en sport. Ils s'évitent.

**Elle croit qu'elle tourne
le dos à l'Histoire, elle entre
dans le mythe**

Le 16 juillet 1999, prétextant qu'elle fête son 13^e anniversaire de mariage, Caroline refuse l'invitation à la noce d'une de ses trente-six cousines, Rory, la dernière fille de Bobby, née six mois après la mort de celui-ci. Son frère la représentera. Ce jour-là, elle a décidé de faire du rafting avec Ed et les enfants, près de leur propriété de campagne, dans l'Idaho. Elle y apprendra la disparition de John, quelque part entre le fief des Kennedy, à Hyannis Port, et la propriété de leur mère, à Martha's Vineyard. A deux jours près, l'anniversaire de sa naissance coïncidait avec l'enterrement de son père, celui de son mariage sera désormais endeuillé par la mort de son frère. Un instant, elle se révolte. Le président Clinton propose de faire enterrer John, que toute l'Amérique appelle encore



Dans le salon du Musée présidentiel John-F.-Kennedy à Boston, en 2011.

John-John comme si éternellement il devait avoir 3 ans, dans le caveau de John Kennedy au cimetière d'Arlington. Elle refuse. Ses cendres seront simplement jetées à la mer. Elle se berce des mots de son père : « Nous sommes liés à l'océan. Quand nous revenons à la mer pour naviguer ou pour l'admirer, nous retournons d'où nous sommes venus. » Elle croit qu'elle tourne le dos à l'Histoire, elle entre dans le mythe.

Les mots. Ceux-là et tous les autres, elle les a caressés, savourés. C'est tout ce qu'elle a voulu garder. Il y avait tant de meubles autour d'elle, de souvenirs à trier, du genre qui vous attache et vous étouffe. Elle a tout mis en vente. L'argenterie de Jackie, ses porcelaines, ses meubles XVIII^e, jusqu'aux rocking-chairs du président, ses souvenirs du PT-109, le navire de guerre où il vécut un naufrage héroïque. Mais elle s'accroche à son nom. Elle est restée Caroline Kennedy ; un point, c'est tout. Et assume son héritage : les devoirs de Jackie, au New York City Ballet, comme ceux de John Jr, à la présidence de la Fondation Kennedy. Et voilà qu'elle remet à l'ordre du jour les vieux projets. Les trucs qu'on n'a jamais faits, par flemme, et qui deviennent comme une bouée de sauvetage dans son chagrin et sa solitude. Ainsi l'idée de continuer les

« Profiles in Courage » qui avaient valu à leur père le prix Pulitzer, en 1957. Larry King lui demande si son frère lui a manqué pour ce travail... La question la fait rire : « De toute façon, j'aurais fait l'essentiel toute seule. » Est-ce qu'elle serait prête à sortir de l'ombre ?

Déjà, à la convention démocrate de 2000, en pleine campagne pour Al Gore, Caroline, tout en blanc, est apparue sur la scène, Kennedy parmi les Kennedy. Un an après la mort de son frère, elle s'élance, seule face aux militants survoltés : « Je remercie les Américains d'avoir fait de John et moi des membres de leur famille. Je les remercie de nous avoir soutenus dans les bons moments et les moments difficiles, et de nous avoir aidés à rêver les rêves de mon père. » On en oublierait qu'à l'enterrement de Jackie, six ans plus tôt, elle avait refusé que la cérémonie soit diffusée à l'extérieur, pour les anonymes.

En 1995, Caroline a écrit un livre de réflexion sur un secteur du droit qui obsédait Jackie, « The Right to Privacy », le droit à la vie privée. Voilà qu'elle publie le recueil de poèmes le plus intime qu'on puisse imaginer. L'album fait maison par sa mère, précieusement conservé à travers les tragédies : ses poésies préférées et celles qu'elle a écrites, jeune fille, ou que ses enfants lui ont dédiées, à chaque fête. Caroline refuse qu'on retienne seulement de sa mère le goût de la mode.

Elle continue à veiller sur l'excellente éducation de Rose, Tatiana et John. Mais aussi elle en ressent l'injustice. Alors, elle décide de travailler pour les écoles publiques que New York laisse à l'abandon, moyennant un dollar par an. « Bonjour, ici Caroline Kennedy, savez-vous que nous avons besoin d'aide ? » En deux ans, elle récoltera 70 millions de dollars ! Sa maison est largement ouverte à la jeune génération. C'est un copain de son fils qui, pour la première fois, lui parle de Barack Obama.

Face à la redoutable Hillary Clinton, la petite violette joue les buissons d'aubépine

On ne la rencontre plus guère au côté de son mari. C'est avec ses enfants qu'elle assiste aux réunions publiques. Pourtant, a-t-elle à réfléchir ? Les Clinton ont toujours été parfaits avec elle. Alors que la bataille pour l'investiture fait rage, elle adresse une lettre ouverte au « New York Times ». « Je n'ai jamais eu un président qui me transporte, comme les gens disent que mon père les transportait. Pour la première fois, je crois que j'ai trouvé l'homme qui pourrait être ce président. » Ce sera Barack Obama. Cette proclamation fait l'effet d'une bombe. Face à la redoutable Hillary Clinton, la petite violette joue les buissons d'aubépine.

Pire, Ted la suit. Il explique au « Time » : « Caroline et moi sommes très proches, et elle a commencé à me convaincre, cet été. » Pour Obama, c'est une formidable victoire. « Si je suis là, remercie-t-il, c'est parce que le président Kennedy imagina le programme qui permit à un jeune Kenyan, mon père, de venir faire des études aux États-Unis. » Face à tous, en juillet à New York, il posera ses mains sur ses épaules, leurs yeux se rencontreront : qui adoube qui ?

Au XV^e siècle, en France, on vit ainsi une bergère rendre confiance à un petit roi torturé par le doute. Au XXI^e siècle, aux États-Unis, un candidat noir, venu de nulle part, a convaincu la princesse qui n'osait pas réclamer son trône qu'un « lion en hiver », son oncle Teddy, avait besoin d'elle. Mais aussi tous les Américains, parfois les plus âgés, obligés de reprendre un travail pour payer leurs soins.

Ted Kennedy peut s'endormir en paix. Il aura vu la fille aînée de son frère relever l'étendard. Il n'y a plus de loi salique chez les Kennedy. ■

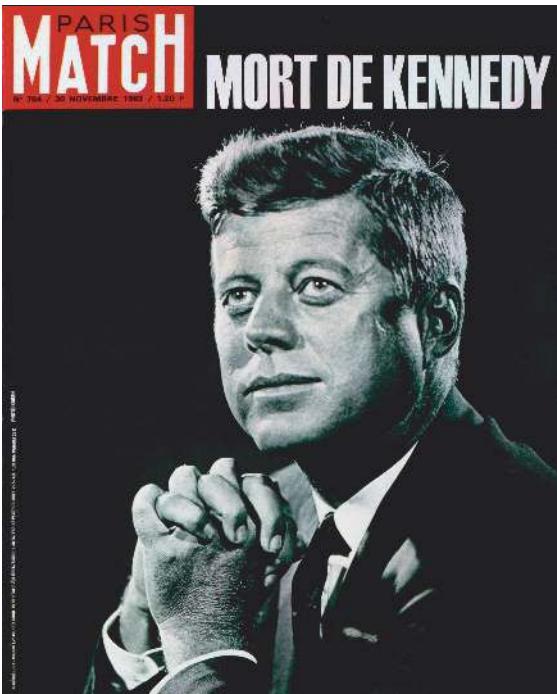


PHOTO: ASSOCIATED PRESS / GETTY IMAGES

Se souvenir avec Paris Match

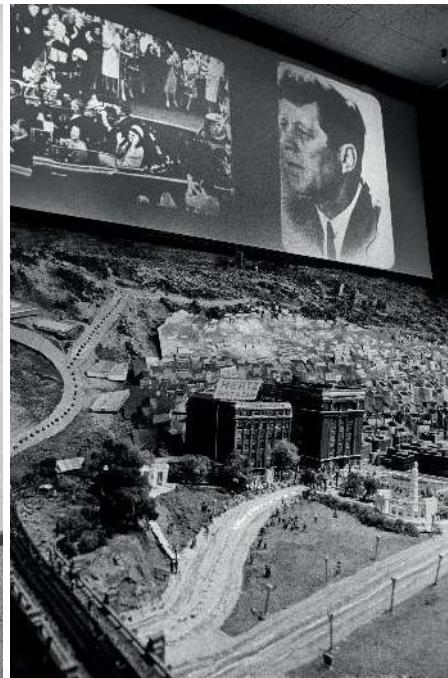
Cette famille fait partie de l'histoire de Match. Quarante-six couvertures, des numéros historiques comme le n° 764 sur la tragédie de Dallas, et le n° 765, les obsèques de JFK – intégralement consacré à l'événement, et avec une pagination augmentée (150 pages !) – vendu à 1,8 million d'exemplaires. Nos lecteurs bénéficiaient directement de l'intimité qui s'était créée avec nos reporters, tels Beno Graziani avec Jackie ou, plus tard, l'amitié qui liait notre ancien directeur de la rédaction Olivier Royant, qui fut correspondant à New York pendant dix ans, à John-John.



LA SAGA KENNEDY PASSIONNE TOUJOURS

Visiter À Dallas, le musée du « dernier virage »

Le « dernier » virage, c'est celui que prit la Lincoln présidentielle dans Elm Street, à hauteur de Dealey Plaza, à Dallas, juste avant l'attaque fatidique du 22 novembre 1963. Mises en contexte, reconstitutions, objets et vidéos : le Sixth Floor Museum de Dealey Plaza permet de se replonger dans l'événement qui changea le visage de l'Amérique, et d'en mesurer la portée.



Voir Nathalie Portman incarne Jackie

Pour le biopic « Jackie » de Pablo Larrain (2017), l'actrice s'est glissée dans le tailleur rose de la première dame, en ce jour tragique de 1963 où son destin a basculé. Sa bouleversante performance nous laisse entrevoir dans sa complexité et sa vérité une femme dont l'Histoire avait fait son jouet.



Lire

Le roman « Moi, Joe Kennedy » (ci-contre) de Danièle Georget, journaliste à Match, fait renaître avec acuité la voix des personnages de la saga. On se passionnera également pour la lecture de « John, le dernier des Kennedy » (à g.) d'Olivier Royant, un portrait de John-John qui fait autorité.

**PARIS
MATCH** PLUS DE 70 ANS D'ARCHIVES

COMMANDÉZ LES ANCIENS NUMÉROS DE PARIS MATCH
PARMI PLUS DE 3800 NUMÉROS

OFFREZ OU OFFREZ-VOUS
LE NUMÉRO DE VOTRE NAISSANCE



POUR TOUTE COMMANDE
OU RENSEIGNEMENTS

www.archives.parismatch.com
flongeville@lagardereneews.com
Tél : (33)1 87 15 54 88

HORS-SÉRIES COLLECTION «À LA UNE»



T + TISSOT



PRX

TISSOT PRX 35 MM AUTOMATIQUE

TISSOTWATCHES.COM